

Havom

היום TODAY

N°
93

automne
2024

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui

INTERVIEW EXCLUSIVE
**Reymonde
Amsellem**

TALMUD TORAH
**Les fêtes
de juin 2024**

INTERVIEWS EXCLUSIVES
**Liraz et
DJ Sharouh**

RENCONTRE
**Nathan
Devers**

ART
**Nathanaëlle Herbelin
tisse sa toile**

Bilan visuel OFFERT



PRENDRE
RENDEZ-VOUS
EN MAISON



Monture
VALENTIN +
2 verres à votre vue
CHF 60.-

VISION DE PRÈS OU DE LOIN

Édito



«E pur si muove!»¹

Au milieu des tumultes féroces et des tourments perpétuels qui secouent notre monde, il y a une constante immuable: la Terre continue à tourner. Malgré les guerres qui déchirent les nations, les conflits qui divisent les peuples et les obstacles innombrables qui viennent violemment éperonner notre quotidien, notre planète poursuit son mouvement inlassable dans l'immensité cosmique. Cette persistance apparente peut sembler insignifiante, mais elle renferme cependant en elle une profonde leçon philosophique sur la nature de notre existence et sur notre place dans l'Univers.

Au cœur de cette réalité se trouve la notion de temporalité. Les humains tendent à percevoir le temps de manière linéaire, façonné par des événements marquants et des périodes de turbulences. La Terre, elle, dans son orbite céleste, ne connaît pas les affres de nos chagrins éphémères. Elle suit un rythme séculaire, insensible aux péripéties humaines. Cette dissonance entre le tumulte de nos vies et la quiétude des cycles naturels met ainsi en lumière la relativité de nos préoccupations.

Dans cette perspective, la rotation continue de la Terre tend à révéler la fragilité de nos querelles et de nos ambitions. Les guerres, les luttes pour les territoires et le pouvoir, les divisions idéologiques, politiques, irrationnelles et sanglantes peuvent sembler dérisoires face à l'immensité et à la stabilité du cosmos. De fait, nos conflits peuvent être perçus comme des éclats de lumière éphémères dans l'obscurité infinie de l'Univers. Pourtant, cette constance de la Terre peut aussi être interprétée comme un rappel de notre responsabilité envers elle. Alors que nous sommes les gardiens momentanés de ce monde, la Terre elle-même est bien plus ancienne et bien plus durable que nous. Elle survivra à nos conflits et à nos épreuves, mais notre capacité à coexister avec elle dépend aussi de notre compréhension et de notre interconnexion avec tous les êtres vivants; il en est de même pour notre respect pour les équilibres fragiles de la biosphère. En contemplant la rotation ininterrompue de la Terre, nous sommes donc invités à méditer sur la nature transitoire de nos vies et sur l'importance de cultiver la paix, la compassion, le partage, l'humanité ou encore la durabilité. Dans l'immensité de l'Univers, notre existence est une parenthèse fugace qui devrait nous pousser à transcender nos différences et à œuvrer, ensemble, à la préservation de la beauté et de la diversité de notre monde tout comme à la recherche de solutions pérennes pour ainsi faire que chaque humain puisse trouver sa place, en toute sécurité, dans un point du globe.

Ainsi, malgré les tempêtes qui secouent notre réalité actuelle, la Terre continue à tourner. Puisseons-nous trouver dans cette rotation constante une source d'inspiration pour construire un avenir où la paix, l'harmonie et la durabilité guident nos pas sur cette planète que nous appelons notre foyer. Chana Tova! 

¹ «Et pourtant, elle tourne!», Galilée

VOTRE EXIGENCE

CONFIANCE

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e; *confiance* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

[kɔ̃fjãs] n.f. -XV^e;
confiance XIII^e; du lat.
confidentia, d'apr. l'a fr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissement

Négociation et administration de valeurs mobilières

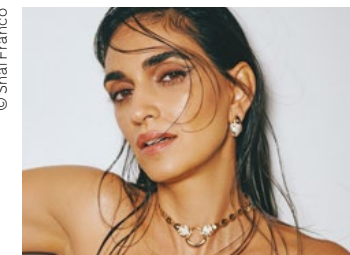
sécurité. ♦ *Homme per-
sonne de confiance*, à qui
l'on se fie entièrement. -
fiable, sûr


SELVI
& CIE

4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

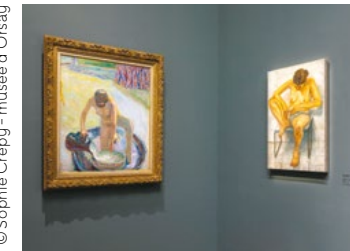
N°
93
2024

© Shai Franco



64. INTERVIEW EXCLUSIVE
Liraz

© Sophie Crépy - musée d'Orsay



41. ART
Nathanaëlle Herbelin

53. INTERVIEW EXCLUSIVE

Reymonde Amsellem



© Maria Brodtkin

Communauté juive libérale de Genève

GIL, chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef Dominique-A. PELLIZARI

Responsables de l'édition & publicité Jean-Marc BRUNSCHWIG Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page Bontron & Co

Courrier des lecteurs

Vous avez des questions,
des remarques, des coups
de cœur, des textes à nous
faire parvenir ? N'hésitez
pas à alimenter nos
rubriques en écrivant à :
CILG-GIL - HAYOM
Courrier des lecteurs
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
hayom@gil.ch

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui
Automne 2024
Tirage: 3000 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution:
Hayom 94
Hiver 2024

© Photo couverture:
Maria Brodtkin

1. ÉDITO
« E pur si muove ! »
DU CÔTÉ DU GIL
4. LES MOTS DE RABBI NATHAN
« Hayom, Hayom,
Hayom ... »
5. LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS
La *Halakhah* libérale
6. TALMUD TORAH
Pessah 5784
Les fêtes de juin 2024
10. ABGs
10 jours en Andalousie
11. GIL
Célébrations
12. LIRE LE TALMUD AVEC
Laurine Roux
MONDE JUIF
15. ALIMENTATION
DU FUTUR
Israël invente
les aliments
de demain
18. CONTRÉES LOINTAINES
Les Juifs aux pays
des « -stan »

21. TECHNOLOGIE
Intelligence
artificielle et Torah
23. PEOPLE ENGAGÉS
Ces people qui
soutiennent Israël
26. J'AIME TEL-AVIV
Délicieux *rugelach*
28. TÉMOIGNAGE
Fabien Azoulay, quatre
ans dans les prisons
turques
29. EUROVISION 2024
Eden Golan face à un
ouragan d'adversité
32. SANTÉ
Adopter un animal
domestique
34. KKL-JNF
Le KKL-JNF s'engage
pour les minorités
35. KESHERDAY 2024
Une édition réussie
CULTURE
36. RENCONTRE INSOLITE
L'âge d'or... lointain
de Columbia

38. J'AI LU POUR VOUS
Gilles Kepel:
Holocaustes
39. FOCUS
7 octobre:
écrire contre l'oubli
44. CULTURE
Expositions, BD, Lire
49. EN IMAGE
Tsit tsit
50. MUSIQUE
Ernest Bloch
51. WOKISME
Wokisme, langage
et judaïsme
PERSONNALITÉS
56. ENTRETIEN
Le grand
rabbín ukrainien,
Moshe Azman
58. PEOPLE
Les News
61. PORTRAIT
Mirra Alfassa
62. INTERVIEW EXCLUSIVE
Nathan Devers
67. INTERVIEW EXCLUSIVE
DJ Sharouh



« Hayom, Hayom, Hayom ... » – l’un de mes moments préférés de la liturgie de Roch Hachanah est la récitation du court piyyout de 22 mots, Hayom, et pas seulement parce qu’il signale que nous approchons de la fin de nos longues prières matinales. Ni à cause de son air entraînant, même si je me réjouis de le chanter avec beaucoup d’entre vous au GIL cette année.

Rabbin Nathan Alfred

LES MOTS DE RABBI NATHAN

« Hayom, Hayom, Hayom... »

C’est plutôt l’optimisme ensoleillé de ses paroles, la confiance en soi et l’audace d’affirmer l’efficacité de nos prières.

« Hayom (aujourd’hui) – fortifie-nous, bénis-nous, exalte-nous. Amen amen amen ! »

On a bien noté que Roch Hachanah n’est pas Hogmanay ! Mais ce qui nous manque par rapport au Nouvel An écossais, nous le compensons largement par notre combinaison de festivités rituelles et d’introspection. Plutôt que d’effacer l’année précédente avec de l’alcool et un compte à rebours à minuit, nous réfléchissons à ce qui a été, à nos péchés, à nos fautes et à nos erreurs, tout en étant pleins d’espoir pour ce qui est à venir, la promesse de l’année qui s’annonce.

Nous demandons à Dieu le don de la force, la bénédiction de la paix, de la croissance, de la subsistance et surtout le sentiment d’être entendus, que Dieu entende notre voix et nous inscrive tous pour une nouvelle année de vie.

À première vue, il s’agit d’une prière joyeuse et optimiste, même si elle est exigeante.

Mais si l’on remonte au Talmud de Babylone, ce « Hayom » a des accents plus poignants et plus tristes. Dans le traité Sanhedrin 98a, un certain rabbin Josué ben Lévi rencontre le prophète Élie et lui demande quand le Messie viendra. Le prophète répond : « Va lui demander. Il est assis à l’entrée du siège de Rome. Et tu peux l’identifier parce qu’il est assis au milieu des pauvres et des malades. Tous défont leurs bandages en même temps. Mais le Messie, lui, les défait un à un, au cas où on aurait besoin de lui d’urgence pour opérer la rédemption. »

Rabbi Josué ben Lévi va le voir et lui demande quand le Messie viendra. Il lui répond : « hayom – aujourd’hui ». Plus tard, le rabbin rencontre à nouveau Élie et lui dit : « Le Messie m’a menti en me disant : « Aujourd’hui : aujourd’hui ». Il n’est pas venu. » Élie répondit au rabbin : « Non, il n’a pas menti. Au contraire, il te citait les Psaumes (95.7) : « Hayom im bekolo tishma’u » – aujourd’hui, si seulement vous écoutiez sa voix ».

Le mot « hayom » fait également écho à une autre piyyout, de 32 mots, chantée après la sonnerie du chofar, à savoir « Hayom harat olam », souvent traduite simplement par « aujourd’hui, c’est l’anniversaire du monde ». Cependant, comme souvent, ses origines sont plus complexes, et l’expression « harat olam » est une citation directe de Jérémie 17.20. Ici, le prophète pleure, imaginant qu’il aurait mieux valu ne pas être né. C’est-à-dire que sa mère serait son « harat olam », sa tombe éternelle.

Le poète a eu le génie de transformer cette image de doute en concept de Roch Hachanah, jour de naissance et de renaissance. À l’occasion du Nouvel An juif, le monde renaît, nous pouvons éclater et exprimer nos capacités, libérer et concrétiser nos talents.

Cette année, chantons joyeusement ensemble ce Piyyout, Hayom. Nous ne marquerons pas seulement la fin de nos prières matinales, mais nous reconnaitrons les difficultés rencontrées au cours de l’année écoulée. La nouvelle année nous apporte de nouvelles possibilités, que nous devons nous efforcer de saisir avec joie. À partir du jour de Roch Hachanah : « Hayom hayom hayom... ». 🕯



Les mots *Halakhah* et libéral semblent contradictoires car le terme *Halakhah* semble désigner l’ensemble de normes « orthodoxes » qui régissent la vie juive et être la seule expression à travers laquelle les questions sociales, économiques, juridiques et religieuses doivent être définies, analysées, décidées et appliquées par le peuple d’Israël. Le judaïsme libéral s’est opposé à cette idée affirmant qu’il ne peut pas y avoir de normes absolues et intangibles qui régissent toute la vie juive car la *Halakhah* a évolué et aujourd’hui, peut encore évoluer.

Rabbin François Garaï

LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS

La *Halakhah* libérale

Les mots *Halakhah* et libéral vont-ils ensemble ?

Pour le savoir, il faut donc définir ce que signifie cette *Halakhah libérale* au sein de notre mouvement et le faire non d’un point de vue philosophique mais d’un point de vue historique. Pour cela, il faut d’abord se plonger dans notre littérature juridique, c’est-à-dire celle des *Responsa*. Dans ces écrits, quintessence de la littérature halakhique, une autorité rabbinique répond à une question posée par une personne ou un autre rabbin. On y trouve une analyse des textes législatifs anciens comme le Talmud, le Choul’han Aroukh et le Michné Torah ... et les avis de droit formulés au cours des siècles. Le résultat de cette recherche porte le nom de *Responsa* qui propose la conduite que l’intéressé peut adopter au sujet de la question posée.

Depuis plus de deux siècles, le judaïsme libéral a mis en question l’aspect normatif du système halakhique traditionaliste basé sur l’assomption de l’existence d’une *Halakhah* donnée globalement sur le mont Sinaï à Moïse et s’exprimant dans les écrits rabbiniques au cours des siècles. D’autre part, le judaïsme libéral insiste sur l’aspect évolutif de la *Halakhah* et s’oppose à l’énoncé de règles contraignantes pour toutes et pour tous.

Deux caractéristiques de la tradition libérale des *Responsa* doivent être rappelées. La première est que les *Responsa* ont fait partie des premières manifestations du judaïsme libéral. Ainsi, des textes expliquant les innovations contenues dans les premiers livres de prières et concernant la pratique synagogale ont été publiés. La seconde est que, au sein du mouvement libéral, cette littérature a varié au cours du temps. Elle n’est donc pas monolithique et exprime des opinions diverses.

La littérature halakhique du judaïsme libéral peut être divisée en trois périodes...

La première : la *préhistoire* des *Responsa* libérales se situe en 1818 avec la parution d’un recueil de *Responsa* écrits par différents auteurs et traitant de sujets multiples. Ces textes restent fidèles aux caractéristiques de la littérature des *Responsa* et présentent une défense devant les attaques des rabbins traditionalistes condamnant toute innovation mise en place dans les communautés libérales.

La seconde époque date de 1840 et voit l’émergence d’une nouvelle forme dans la composition des *Responsa* qui cesse de justifier les changements et s’attache à développer la signification et le but des commandements, et leur impact sur les individus.

À partir de 1913 aux États-Unis s’ouvre la troisième période avec les textes publiés sous l’égide du *Comité des Responsa* de la Conférence Centrale des Rabbins Américains (CCAR). Ces *Responsa* sont souvent citées dans mes articles parus dans les *Hayom* précédents.

Cette évolution montre que *Halakhah* et judaïsme libéral sont parfaitement compatibles et sont une voie que nous pouvons explorer et développer. 🕯

Pessah 5784

Émilie Sommer

Retrouvez, en images, les Sedarim
du Talmud Torah à Genève et
à Lausanne avec les animations
didactiques et ludiques ponctuant
la lecture de la Haggadah !



EN IMAGES

Les fêtes de juin 2024...

...de clôture du Talmud Torah et de départ
d'Émilie Sommer-Meyer, directrice du Talmud Torah



Photos : © Pascal Casagrande



Au revoir Émilie
et bonne route !



ABGs

10 jours en Andalousie avec les ABGs

Jules, Déborah et Inès



← L'équipe au complet

Notre groupe de 8 jeunes et 3 accompagnants enthousiastes a atterri à Malaga où nous avons rejoint le rabbin Haïm Casas, notre super guide pour le séjour. Après avoir visité le centre ville, nous avons discuté du fait que l'héritage juif en Espagne est plutôt immatériel du fait de l'histoire complexe du pays: il nous faudrait donc utiliser notre imagination! Puis, direction Grenade où nous avons découvert le quartier arabo-andalou, mais surtout l'Alhambra, centre politique de l'ancien Royaume de Grenade. Les différents palais de l'Alhambra rivalisent de beauté. L'architecture omeyyade, chrétienne et les grands jardins nous ont émerveillés. Les après-midis à la piscine ont été appréciés dans des chaleurs atteignant fréquemment plus de 40°. Le vendredi nous découvrons Cordoue. Après la balade dans la vieille ville, nous avons célébré Chabbat avec les enfants dans un restaurant séfarade connu de notre guide, bientôt rejoints par un couple juif venant des États-Unis.

Le lendemain, nous avons pratiqué une méditation matinale de Chabbat au bord de la rivière de Cordoue, une approche à laquelle rabbi Haïm nous a introduits. La visite de la mosquée-cathédrale de Cordoue a suivi. Notre guide nous a expliqué la succession des architectures musulmane et chrétienne, ainsi que l'histoire du monument et ses divers trésors. Rentrés à l'hôtel, nous avons – encore! – profité de la piscine avant le dîner dans un grand marché. L'après-midi s'est déroulé à travers la ville avec, bien sûr, une pause glace!

Le dimanche, Haïm nous a emmenés dans l'ancien quartier juif, via l'ancienne entrée de la ville. Nous avons visité la « Casa Sefarad », musée de l'histoire juive en Andalousie et avons même eu la chance de pouvoir écouter le fondateur du musée nous chanter des chansons traditionnelles en hébreu, arabe, italien et même yiddish. Après avoir marché un peu dans la vieille ville, à travers les remparts, la synagogue médiévale et les maisons traditionnelles, nous avons retrouvé notre piscine.

Le lundi, le séjour à Séville a commencé par une visite des Jardins de la Princesse dont l'abondante végétation abrite de la chaleur. Puis nous avons abouti sur la Plaza de España, entourée par les deux ailes d'un bâtiment orné de faïences – dont les couleurs et les motifs élaborés nous ont éblouis – créant un espace propice aux spectacles et concerts.

Le jour suivant, nous découvrons la presqu'île de Cadix. Rabbi Haïm nous a appris que la ville était un bastion de la liberté, aussi bien à l'époque de l'Inquisition que sous le régime franquiste. Au détour des ruelles, nous avons appris à repérer les signes discrets du judaïsme sur certaines façades, comme ce motif de lotus à sept pétales évoquant une menorah. Après un repas au marché de la ville, nous avons profité de la plage, pour le plus grand plaisir des jeunes. Le dernier jour, ils ont pu s'amuser une dernière fois au parc aquatique à quelques minutes de l'hôtel, avant de faire leurs bagages.

Nous tenons à remercier les jeunes pour leur enthousiasme ainsi que rabbi Haïm Casas pour son aide et les explications précieuses qu'il nous a fournies sur sa région magnifique! Nous repartons la tête remplie d'Histoire, de souvenirs et de paysages. À travers la judéité qui nous unit, nous avons eu l'occasion de retrouver des personnes perdues de vue et de faire de belles nouvelles rencontres. Ce voyage a été une réussite, et nous nous réjouissons d'organiser le prochain! 🇮🇱

BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Salomé FARTOUKH
25 mai 2024



Estée AFFLELOU
8 juin 2024

PRÉSENTATION À LA TORAH



Lior Kaya Rose WIGGER
10 août 2024
Fille de Raphaël et de Shirane Halpérin-Wigger



Noémie AKNIN
22 juin 2024



Anastasia HOLLSTEIN
6 juillet 2024

ILS NOUS ONT QUITTÉS

John Hanus KRAUS
1925 – 2024

Edith Leopold METZGER
6 juin 1921 – 7 août 2024

RETROUVEZ LE CERCLE DE BRIDGE DU GIL SUR WWW.BRIDGE-GIL.CH

UN LEGS EST UN GESTE MAGNIFIQUE DE SOLIDARITÉ ET D'AMOUR

Grâce à votre legs, Vous assurez la continuité de votre soutien au GIL et lui permettez de remplir ses missions auprès de ses membres.

Vous permettez au Judaïsme libéral de se développer dans un esprit dynamique, d'assurer la transmission des valeurs de notre Tradition, et de rassembler tous ceux qui, de près ou de loin, s'y reconnaissent et s'y sentent bien.

Vous perpétuez la mémoire de votre famille en associant votre nom au GIL et à celles de ses actions que vous aurez choisies. Vous organisez au mieux votre succession.



A qui s'adresser au GIL?
Pour un simple conseil ou pour aller plus loin dans votre démarche, en toute confidentialité:
Michel Benveniste
mb@gil.ch, tél. 079 792 3667
Le GIL est exonéré de tous droits de succession.

LIRE LE TALMUD AVEC

Laurine Roux

(Roch Hachanah 26b)

« Le corps d’Haïm répondait aux accords plaqués par Rose, et l’on eût aisément pu croire que ces deux-là se connaissaient depuis toujours. Les six mouvements furent si rondement menés qu’Haïm se permit même quelques variations un peu bohèmes sur la fin. Rose, qui pourtant honnissait toute forme d’improvisation, trouva la broderie si gaie qu’elle en oublia de vérifier le chronomètre. Levant les yeux, elle reçut le coup de grâce : le violoniste était le plus touchant des garçons. Force et faiblesse, expérience et jeunesse, un parfait mystère de beauté talmudique. »

Gérard Manent



Ainsi se noue, dans le dernier opus¹ de Laurine Roux, intitulé *Sur l’épaule des géants*, l’idylle entre Rose et Haïm. Outre l’appétit jubilatoire avec lequel on dévore, avale, engloutit ce roman picaresque aux pages magnifiquement rehaussées par les gravures d’Hélène Bautista, il faut – du point de vue qui est le nôtre – affirmer qu’il se révèle aussi être un trésor de questions d’où se dégage, comme de juste, « un parfait mystère de beauté talmudique ». Car ce Haïm, génial violoneux klezmer, se laisse tant et si bien déborder par l’enthousiasme que l’inévitable bientôt se produit, puisque « Haïm cassa une corde lors de son ultime pizzicato ».

Disons d’emblée que c’est pour éviter pareille mésaventure qu’il est interdit de jouer d’un instrument de musique un Chabbat. « Interdit », c’est vite dit, tant cette corde cassée peut donner lieu à de subtils raisonnements qui dépassent de loin la pure et simple interdiction. Il n’est en effet guère évident qu’il soit interdit de casser quoi que ce fût un jour de Chabbat. Pour trancher, on doit prendre en compte, bien sûr, l’intention (notre ami Haïm n’avait, en plein concert, nullement l’intention de casser une corde !), mais aussi la destination de l’acte : on peut en effet briser quelque objet sous le coup de la colère ; détruire un outil parce qu’il ne fonctionne plus ; ou encore, démolir une ruine afin de reconstruire à sa place. En ce dernier cas, l’acte de détruire existe bel et bien, mais non plus en lui-même ni pour lui-même (comme disent les philosophes), mais à titre de moyen en vue d’une fin qui lui est extérieure. Paradoxe des paradoxes, on pourrait alors être passible pour avoir violé l’interdit de construire, alors que l’on n’a fait que détruire : tout se passerait ici comme si c’était la finalité de l’acte qui l’emportait sur le processus qu’il implique.

Autre cas de figure fascinant, celui du « chofar de Roch Hachanah » : contrairement au proverbe qui veut que l’on fasse « feu de tout bois », tout animal cornu ne sera pas pour autant pourvoyeur de corne de chofar² : il faut que l’animal lui-même ne soit pas impur, et qu’il soit béliér plutôt que vache. Or, il semblerait que l’on ait, musicalement parlant, les idées plus larges, puisque selon la *Guémara*³, « tous les sons sont valables » (*kol haqolot kecherin*), entendez : peu importe que le son produit soit grave ou aigu, sonore ou étouffé. Cette opinion fait suite à l’enseignement de la *Michnah*, qui propose un parallèle entre les lois de Pourim et celles de Roch Hachanah. En voici le scénario : quelqu’un qui passerait par hasard (sic) derrière une synagogue au cours de sa promenade serait quitte de son obligation s’il entendait la voix du *chofar* (s’agissant de Roch Hachanah), ou la récitation du Rouleau d’Esther (dans le cas de Pourim).

Cette analogie entre les deux fêtes n’est d’ailleurs pas la seule que l’on puisse poser. En effet, le traité *Soukkah* affirme que celui qui tenterait de s’acquitter de son obligation d’agiter le loulav n’aurait « rien accompli du tout » si ce bouquet végétal était le fruit d’un larcin, tandis que souffler dans un chofar volé ne poserait aucune difficulté rituelle. Pourquoi pareille différence de traitement ? Le raisonnement différentiel s’appuie sur un principe bien connu qui se dit en hébreu « mitzvah haba’ah be’averah » : l’accomplissement d’un commandement par un biais illicite est frappé de nullité. Disons-le avec les mots d’un anti-Machiavel : « la fin ne saurait justifier les moyens ».

Forts de ce principe, nous pouvons déduire qu’agiter un loulav volé, ou souffler dans un chofar subtilisé, cela devrait revenir au même. Or, il n’en est rien, pour une raison très simple qui tient à la nature

de chacun des commandements. Dans le cas du loulav, la mitzvah porte sur le bouquet lui-même, qui devient de ce fait « support du commandement ». Dans le cas du chofar, en revanche, le commandement porte sur l’obligation d’écouter les notes de musique : si le chofar a bel et bien été volé, ce statut ne contamine pas les notes qui sont produites, et écouter rime alors avec accomplir !

Si l’on tenait à s’engager dans une controverse épicée (j’ai nommé le fameux *pilpoul*), on pourrait alors faire valoir, contre cette différence de traitement, que le chofar est un *keli* qui ne peut pas ne pas être *me’aqev*. Expliquons : si les notes sont bien le support de la mitzvah, on ne saurait arguer qu’elles puissent avoir une existence indépendante de la corne qui les fait naître. Le fait que cet instrument (ausens de *keli neginah*, soit « instrument de musique ») soit en même temps et indissociablement l’instrument (soit le *keli charet*, ou « le truchement ») qui donne naissance à la mélodie implique que soit transgressé le principe de *mitzvah haba’ah be’averah*. S’imposerait donc l’idée que la tentative d’opérer la déliaison entre chofar volé et notes licites ne peut que s’échouer contre le roc de cet autre principe qu’est *psqiq reicha’ velo’ yamout*, qui, plein de sarcasme, feint de s’étonner : « on lui coupe la tête et il est toujours en vie ?!⁴ »... D’où l’on conclura : chacun sa corne, et les béliers seront bien gardés ! 

1 Aux Éditions du Sonneur, on lira également *Une étrange Sensation de calme*, *Le Sanctuaire*, et *L’autre Moitié du monde* ; Laurine Roux a également publié *Le Souffle du puma* à L’École des Loisirs. À découvrir absolument !
2 Voir T.B. *Roch Hachanah* 26a-b.
3 Voir *Roch Hachanah* 27b.
4 T.B. *Chabbat* 75a.

5000 PRODUITS À QUELQUES PAS DE VOTRE MAGASIN

*Les produits
de votre région*

Chez Manor Food, nous soutenons au quotidien les producteurs de nos régions avec notre programme «local». Cela fait plus de 20 ans que ça dure et c'est l'une de nos fiertés. Les produits «local» certifiés par q.inspecta, sont soumis à un contrôle de qualité rigoureux. Les producteurs doivent être situés dans un rayon de 30km maximum autour du magasin qu'ils approvisionnent (exception: le Tessin et le Valais où s'appliquent les frontières cantonales). Dans son programme «Local», Manor Food compte en moyenne 700 fournisseurs et un assortiment d'environ 5000 produits.

MANOR[®]

FOOD

ALIMENTATION DU FUTUR

Israël invente les **aliments** de demain

Nathalie Harel

Frappé de plein fouet par la tragédie du 7 octobre, le Sud du pays fourmille de chercheurs entrepreneurs qui développent des solutions de pointe pour mieux nourrir la planète. Visite à Rehovot où s'épanouit la « *foodtech valley* ».



↑ Le sésame,
un *super aliment*

La scène se passe juste avant les attaques barbares du 7 octobre. Des étudiants venus des quatre coins du monde s'activent dans le laboratoire du Professeur Zvi Peleg, un chercheur du département Sciences végétales et génétiques de la Faculté d'agriculture, d'alimentation et d'environnement Robert H Smith de l'Université hébraïque. Son bureau ressemble à un showroom avec ses mini ravers remplis de grains de sésame multicolores savamment disposés sur un épais rondin de bois reconverti en plateau.

« Le sésame est un *super aliment*. Nous en sommes ici très friands et on l'utilise dans la pâte de tahini, dans la recette du houmous (à 50 % composé de *tehina*, prononciation hébraïque), pour en parsemer les *borekas* (Ndlr: snacks réalisés à partir de pâtes phyllo), dans le *halva*, ou encore pour son huile. Dès que son fruit en forme de capsule s'ouvre à phase de maturation, il libère toutes ses vertus: fer, vitamines ou acides aminés, dont des précurseurs de la sérotonine ».

Seul hic: cette plante ultrarésistante à la sécheresse est l'une des seules au monde à n'avoir pas connu un processus

de sélection pour éviter la dispersion de ses grains sur le sol. Résultat: la production de sésame dont les gousses doivent être récoltées à la main, et donc fortement consommatrice de main d'œuvre, a disparu d'Israël dans les années 60.

Peut-être plus pour longtemps. Relevant le défi à bras-le-corps, suite à un voyage en Éthiopie effectué en 2008, pendant lequel il découvre la récolte traditionnelle de cette plante délaissée par la recherche, Zvi Peleg s'efforce d'en réintroduire la production dans l'État hébreu, qui importe chaque année 70'000 tonnes de sésame. Et ce, grâce au développement d'une nouvelle variété obtenue par sélection permettant de retenir les grains à l'intérieur d'une capsule plus longue, et d'effectuer une récolte mécanisée sur des champs au rendement décuplé.

Ce chercheur, qui a fondé voilà près de deux ans la start-up MaxSum (*sumsum* ou sésame en hébreu), espère à terme rendre accessible cette nouvelle variété aux pays en développement, pour qu'ils puissent la cultiver eux-mêmes de manière rentable. Poursuivre la recherche sur ses vertus antioxydantes dans la prévention contre le cancer. Et dans l'immédiat, profiter de l'engouement mondial pour le sésame, dont la consommation augmente en moyenne de 10% annuellement. « Outre-Atlantique, signale-t-il, le *tahini* est en train de remplacer le ketchup, on en trouve même dans les crèmes glacées et le... chocolat ! »

Nous sommes à Rehovot, le centre névralgique de la *foodtech valley* israélienne. Située à 30 km au sud de Tel-Aviv, cette localité abrite la seule faculté d'agriculture du pays, mais aussi l'Institut Weizmann

→

ÉTABLISSEMENT MÉDICO-SOCIAL POUR PERSONNES ÂGÉES

LIEU DE VIE ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbini
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur



9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26

info@marronniers.ch

www.marronniers.ch

→ Le campus de la **Faculté d'agriculture** de l'Université hébraïque de Rehovot

« Il y a 25 ans, quand j'évoquais mon projet de protéine, alternative à la viande, mais aussi au soja, et non génétiquement modifiée, personne ne voulait m'écouter ! »

des Sciences, ainsi qu'une myriade de jeunes pousses qui essaient d'inventer la nourriture de demain dans le respect de l'environnement et sans renoncer au goût. Au sein de cet écosystème concentrant une bonne partie des 637 start-ups israéliennes dédiées à l'agriculture et à l'alimentation, la circulation des idées va bon train.

Car les enjeux économiques liés à l'innovation alimentaire ont beau être pharaoniques, une même passion anime les chercheurs israéliens pour mieux nourrir la planète et accessoirement la protéger. Le résultat est là. À l'avant-poste de la crise du changement climatique, à la pointe de la gestion de l'eau, une denrée rare dans ce territoire pour partie semi-désertique, Israël est parvenu à attirer, en l'espace de quelques années, 40 % des investissements mondiaux dans la *foodtech* et se classe au 2^e rang derrière les États-Unis pour le financement de projets liés aux protéines alternatives.

Autant dire que l'État juif ne s'affiche plus uniquement comme « la terre où coule le lait et le miel ». Interrogé sur les raisons

de ce boom, le Professeur Ram Reifen, qui enseigne la nutrition à l'Université hébraïque de Jérusalem, répond simplement : « Nous sommes des innovateurs et aussi des survivants », avec une lueur de malice teintée de mystère dans son regard bleu acier. Comme son confrère docteur ès sésame, c'est en Afrique, au Malawi, que ce pédiatre spécialisé en gastro-entérologie a trouvé son inspiration. D'un concept de petit-déjeuner en poudre pour enfants, à base de légumineuses, celui qui a créé en 2016 la start-up ChickP, a mis au point une technologie pour extraire jusqu'à 90 % de protéines végétales pures de la graine de pois chiche.

« Il y a vingt-cinq ans, quand j'évoquais mon projet de protéine, alternative à la viande, mais aussi au soja, et non génétiquement modifiée, personne ne voulait m'écouter ! Nous avons transformé cette

plante qui pousse partout et sans consommer beaucoup d'eau, afin d'augmenter sa teneur en fer et vitamines », rapporte Ram Reifen, en faisant déguster un verre de lait (blanc comme neige) ou une recette de fromage à tartiner (sans arrière-goût) intégrant sa trouvaille. Aujourd'hui, ChickP, qui permet à ses clients de réduire d'environ 40 % le nombre d'additifs affichés sur leurs produits, travaille non seulement avec quelques géants de l'agro-alimentaire, mais aussi avec des « marques boutiques ». Ce choix ne doit rien au hasard.

L'écosystème de Rehovot fourmille de start-ups, fondées par une armada de PhD, spécialisées dans les protéines alternatives. Partant du constat que 90 % de l'offre sans viande est fabriquée à partir d'aliments transformés, KinokoTech a ainsi développé une technique de fermentation remise au goût du jour, pour

faire pousser des champignons sur des lentilles. Le résultat est servi sous forme d'un *patty* accompagné d'une sauce shawarma. Soit un aliment hybride « riche en protéines et super écologique », fait valoir Jasmin Ravid, PDG et cofondatrice de la jeune pousse, dont le nom signifie... champignon en japonais.

Mais si les chercheurs-entrepreneurs israéliens se sont imposés dans l'alimentation du futur, ce n'est pas seulement pour leur ingéniosité à remplacer les ruminants par des protéines végétales. Le pays s'est illustré avec des pépites à l'avant-garde sur le segment de la viande cultivée. Aleph Farms, fondée en 2017 par Didier Toubia, un ingénieur d'origine française, avec l'incubateur The Kitchen (une entité du groupe industriel Strauss), s'est appuyé sur les travaux révolutionnaires de Shoulamit Levenberg, du Technion, le « MIT » israélien, pour créer un steak à

partir de cellules souches bovines, issues de la culture in vitro des tissus de viande. Autre référence : *Believer Meats*, fondée par le chercheur Yaakov Nahmias, de l'Université hébraïque de Jérusalem, un autre acteur dans la course mondiale pour commercialiser sa technologie non-OGM de poulet cultivé. Ces pionniers ont levé des centaines de millions de dollars, en attendant de voir les réglementations évoluer pour pouvoir passer à la production de masse. Autant dire que dans les allées verdoyantes de Rehovot, comme dans les autres pôles agro-tech du pays, le désir de contribuer au *Tikkoun Olam* (rendre le monde meilleur en hébreu), y compris dans les pires moments de l'État juif, demeure entier. 🌱

↑ Professeur Zvi Peleg



© Maxim Dinshtein

CONTRÉES LOINTAINES

Les Juifs aux pays des «-stan»

Kazakhstan, Kirghizistan, Tadjikistan, Turkménistan, Ouzbékistan : 5 pays d’Asie Centrale, ayant en commun d’avoir fait partie de l’Empire tsariste au XIX^e siècle, puis de l’Union Soviétique après 1917, et enfin d’être des États indépendants après l’éclatement de l’URSS en 1991. Bien qu’officiellement laïques, leur population est en majorité musulmane – 72 % au Kazakhstan, 90 % au Kirghizistan – minarets discrets cependant, vente libre d’alcool et pas de muezzin pour vous réveiller à 5 h du matin ! La présence d’une communauté juive dans ces pays situés sur la « Route de la Soie » (« Jibek Jolou »), est attestée par des voyageurs tels que Benjamin de Tudela au XII^e siècle déjà.

Armand Schmidt



← La tombe de Levi Yitzhak Schneerson à Almaty

S’il existe des écarts sensibles en nombre de Juifs dans ces régions, au Tadjikistan et au Turkménistan la présence de communautés juives est relativement discrète voire inexistante. Leur composition ethnique a connu de grands changements : les commerçants juifs installés le long de la Route de la Soie dès le IV^e siècle, principalement des séfarades – Juifs des Montagnes (« Juhurru »), Géorgiens, Boukhari et Tats – ont été progressivement remplacés par des ashkénazes originaires d’Europe Centrale – Russie, Ukraine, Biélorussie –, Juifs déportés par Staline vers l’Asie Centrale, et Juifs fuyant les régions à l’ouest de l’URSS après l’invasion par les troupes nazies.

Kazakhstan et Kirghizistan

À la périphérie d’Almaty, principale ville et ancienne capitale du Kazakhstan, sur Rayimbek, où garages et entrepôts se côtoient, le Centre Chabad est bien visible, grâce à un poster géant. Généralement implanté au centre des villes, qu’est-ce qui a motivé le mouvement hassidique à s’installer dans une zone aux allures industrielles ? La réponse est simple : à moins de 300 m se trouve la tombe de Levi Yitzhak Schneerson, père du dernier leader du mouvement Loubavitch, exilé en Asie Centrale sur ordre de Staline. À l’instar d’autres centres Chabad, celui d’Almaty est composé

d’une synagogue, un magasin vendant des produits cachers, un parc de camions pour les livraisons dans d’autres villes, une salle des fêtes, une mikvah (bain rituel) et un dortoir pouvant accueillir les visiteurs juifs en manque de logement et / ou d’argent.

Le Kirghizistan, appelé la « Suisse d’Asie Centrale » en raison de ses montagnes, avec moins de 7 millions d’habitants pour 200’000 km² garantit l’égalité des droits et des libertés à tous ses citoyens. Il est classé 72^e pour la liberté de la presse, et est l’une des plus progressistes des anciennes républiques soviétiques. Bishkek (ex Frunze), sa capitale, ville aérée, avec de grands parcs, abrite une importante communauté juive. À Och, 2^e ville du pays, ont coexisté pendant de nombreuses années les Boukhariens, vus comme des étrangers et non acceptés par la société kirghize, et les ashkénazes résidant dans la section européenne avec les Russes et les Tatars.

Au cours de la Première Guerre mondiale, des prisonniers juifs appartenant aux armées allemande et austro-hongroise sont déportés au Kirghizistan pour travailler dans les mines de charbon, à des projets d’irrigation et à la construction du chemin de fer. En 1941, plus de 20’000 Juifs en provenance de Russie,

d’Ukraine et de Pologne se réfugient au Kirghizistan – parmi eux l’actrice Ida Kaminska et sa Compagnie du théâtre juif de Varsovie. Voyant dans la religion un rôle fédérateur dans la lutte contre l’Allemagne nazie, les autorités soviétiques autorisent l’établissement d’une synagogue à Bishkek où, jusqu’au début des années 50, des services religieux séparés pour les séfarades et les ashkénazes ont lieu, avant d’être interdits par Staline. L’association « Menorah », centre de la vie juive, publie un journal, « Ma’ayan », organise des activités sportives, abrite un groupe de théâtre et de danse, une bibliothèque. L’école juive « Pri Etz-Haïm » fournit un programme éducatif comprenant à la fois des matières profanes et religieuses et accueille 130 élèves, tant juifs que non-juifs.

Les « Boukhari » à New York

Les Boukhari, groupe ethno-religieux du khanat de Boukhara en Ouzbékistan, ont vécu plus d’un millénaire en isolement quasi complet et de ce fait développé des traditions et des coutumes caractérisées par le maintien d’une famille traditionnelle, patriarcale et la stricte observance des lois religieuses. Proche de celle des Tadjiks, leur langue, le judéo-tadjik, s’écrivait en caractères hébraïques jusqu’à l’imposition par les Russes de l’alphabet cyrillique. Début 1860, l’arrivée de Juifs



↑ Une classe d’écoliers à Bishkek

Le Kirghizistan, appelé la « Suisse d'Asie Centrale » en raison de ses montagnes, avec moins de 7 millions d'habitants pour 200'000 km² garantit l'égalité des droits et des libertés à tous ses citoyens.

russe, classe privilégiée, universitaire, éduquée, a été un choc pour les Boukhari et pendant des années, les deux communautés ont vécu de manière séparée, les Boukhari étant considérés par les ashkénazes comme les « Juifs des ghettos ». Vers 1880, la construction d'une voie ferrée trans-Caspienne a été à l'origine d'un mouvement sioniste avant la lettre et d'une immigration des Boukhari vers la Palestine, en particulier à Jérusalem où ils se sont établis dans le « Quartier boukhari ».

Si pendant la période soviétique, toute activité religieuse était interdite, les synagogues fermées, la vie juive a continué de manière clandestine et a refléuri après la chute de l'URSS en 1991, nonobstant le départ massif des Boukhari vers Israël et les USA, en particulier à New York où vit actuellement la majorité des Boukhari. Le déclin a continué et actuellement les synagogues encore ouvertes à Boukhara et à Samarcande ont une fonction touristique plus que religieuse.

Absence d'antisémitisme

Les Juifs interrogés sur leur situation sont unanimes quant à l'absence de mouvements ou de manifestations antisémites, même en période de résurgence du

conflit israélo-palestinien. Les explications varient : la tolérance des populations locales composées majoritairement de tribus nomades, habituées aux déplacements et au contact avec d'autres groupes ethniques et d'autres religions, ou les bonnes relations, principalement commerciales, entre Israël et ces pays. Le Kazakhstan vend à Israël son pétrole et achète la technologie et le savoir-faire israéliens, principalement dans le domaine agricole. Néanmoins, ces pays ne sont pas à l'abri d'actes antisémites : en 2010 un attentat à la bombe à la synagogue de Bishkek, le jour de Roch Hachanah, a causé des dégâts matériels importants ; en 1997, après l'arrestation au Kazakhstan d'un dirigeant syndical juif Leonid Solomin, des journaux kazakhs mettaient en garde contre la « communauté juive internationale ». Des organisations telles que « Hizb ut-Tahrir », dans une tentative d'instaurer un régime fondamentaliste islamique, distribuent de la propagande antisémite, mais sans véritable impact.

↓ La synagogue de Bishkek



Aujourd'hui et... demain ?

Après l'éclatement de l'URSS et la déclaration d'indépendance de 1991, de nombreux Juifs ont émigré vers Israël, pour des raisons économiques ou pour fuir les conflits militaires. Aujourd'hui, il y a une stabilisation de la population juive, mais à l'instar d'autres pays, la mobilisation partielle décrétée par Poutine a fait fuir de nombreux jeunes Russes, juifs et non-juifs, qui affluent au Kazakhstan et au Kirghizistan. Ainsi Egor, informaticien originaire de Novosibirsk et son épouse, rencontrés dans les montagnes kirghizes, en attente d'un visa pour le Canada, ou Yohanan, consultant dans une entreprise d'État dans le secteur de l'énergie nucléaire, qui a quitté son poste et envisage d'émigrer en Israël. Le conflit en Ukraine se prolongeant, des Juifs russes choisiront-ils l'Asie centrale pour y refaire leur vie ?

TECHNOLOGIE

Intelligence artificielle et Torah: une nouvelle frontière dans les études religieuses



← Image générée par Fotor, un générateur d'images par IA

En 2023, un partenariat novateur a été formé entre appliedAI Initiative GmbH, l'Université Technique de Munich (TUM) et Sefaria – une organisation à but non lucratif dédiée à la création d'une bibliothèque vivante et gratuite de textes juifs et de leurs interconnexions. Ce partenariat ouvre la voie à une approche transformatrice de l'étude de la Torah.

Malik Berkati

Selon Sefaria, « cette collaboration vise à développer des outils avancés qui exploitent la puissance de l'intelligence artificielle pour rendre la Torah plus accessible et compréhensible aux personnes du monde entier ». L'objectif de l'organisation est de « libérer le vaste potentiel de l'IA afin que chaque texte soit trouvable et compréhensible dans n'importe quelle langue, enrichissant ainsi l'étude des textes religieux ».

Utiliser l'IA pour éclairer la Torah La Torah, au cœur de la tradition juive, est un texte complexe et aux multiples facettes. Son étude nécessite une connaissance approfondie de l'hébreu, de l'araméen et de diverses traditions d'interprétation. Grâce à l'intelligence artificielle, les érudits et les étudiants peuvent désormais naviguer dans ce paysage complexe avec une facilité sans précédent. L'un des principaux

objectifs de cette initiative est d'aider les apprenants à explorer des questions complexes liées à la vaste bibliothèque de Sefaria, qui contient une richesse de textes juifs, y compris la Torah, le Talmud et divers commentaires.

Les technologies d'intelligence artificielle, telles que le traitement automatique du langage naturel (TAL) et l'apprentissage automatique, peuvent analyser et

« La collecte de ces documents numériques a été la première urgence “parce qu’ils disparaissaient”. »

interpréter des textes à une vitesse et avec une précision qui dépassent largement les capacités humaines. Cela permet de créer des outils capables de fournir des traductions, des analyses contextuelles et des références croisées dans un vaste corpus de textes. Par exemple, l’IA peut rapidement identifier et relier des thèmes, des lois et des récits similaires dans la Torah et les textes connexes, offrant ainsi aux utilisateurs une compréhension plus holistique.

Les applications potentielles de l’intelligence artificielle dans l’étude de la Torah sont vastes. Imaginez une plateforme numérique où les utilisateurs peuvent saisir une question et recevoir des réponses complètes tirées de siècles de savoir juif. Une telle plateforme pourrait proposer des traductions de la Torah en plusieurs langues, accompagnées de commentaires et d’interprétations détaillés adaptés à la compréhension de chaque utilisateur. Cela rendrait la Torah accessible non seulement aux érudits, mais aussi aux laïcs et aux novices en études juives.

Malgré son potentiel prometteur, l’intégration de l’intelligence artificielle dans l’étude de la Torah n’est pas sans défis. Une préoccupation majeure concerne la précision et la fiabilité des interprétations de l’IA. Les textes religieux sont nuancés et nécessitent une compréhension approfondie du contexte et de la tradition. Des interprétations erronées pourraient conduire à des malentendus et à des déformations du texte. De plus, certains membres des autorités religieuses craignent que l’IA puisse amoindrir le rôle des méthodes d’étude traditionnelles et de l’élément

humain dans l’interprétation des textes sacrés. L’étude de la Torah a toujours été une activité impliquant des débats et des discussions. L’IA pourrait réduire le besoin de telles interactions, ce qui est perçu comme un obstacle potentiel. Cependant, de plus en plus de rabbins s’intéressent à la question de la technologie, et singulièrement à celle de l’intelligence artificielle. Lors de son sermon de Roch Hachanah 5784 (2023), dont l’introduction avait été écrite par ChatGPT (visible sur YouTube), le rabbin Daniel Weiner a abordé avec sa congrégation la perspective juive sur l’intelligence artificielle. « C’est le problème le plus crucial qui aura un impact important sur notre culture. En tant que rabbin d’une tradition libérale, mon rôle est de partager les façons dont cette sagesse intemporelle peut l’influencer », a-t-il déclaré au magazine en ligne *AI and Faith*.

Pour répondre à ces préoccupations, il semble essentiel de trouver un équilibre entre l’innovation et la tradition. L’IA doit être considérée comme un outil qui complète les méthodes d’étude traditionnelles. La collaboration entre la machine, les érudits et les enseignants religieux est cruciale pour garantir que les outils d’IA soient développés d’une manière qui respecte et préserve l’essence de l’étude de la Torah.

Vers une présence virtuelle rabbinique avec le rabbin IA

Toujours en 2023, un événement a marqué l’univers religieux : l’émergence du premier rabbin IA, nommé Rebbe.IO. Ce *chatbot*, développé par le mouvement Loubavitch, a pour vocation de répondre en ligne aux questions

d’ordre judaïque. Ce rabbin virtuel utilise l’intelligence artificielle pour traiter les requêtes des utilisateurs et fournir des réponses pertinentes basées sur la Torah et les interprétations rabbiniques, représentant de nombreuses perspectives du judaïsme, tout en incluant de nombreuses sources Habad. Son objectif principal est de rendre accessible l’apprentissage et la pratique de la foi juive à un public plus large, en particulier aux personnes éloignées physiquement ou culturellement des communautés juives traditionnelles.

L’émergence du rabbin IA soulève la question de l’interaction humaine et de l’interprétation nuancée des textes religieux. Il est crucial d’impliquer des savants de la religion dans le développement et la supervision de ces outils d’IA pour garantir que leurs résultats soient précis et respectueux de la tradition. Ceci est d’autant plus important que le rabbin Rebbe.IO n’est pas un cas isolé. Les expériences se multiplient, à l’instar de RavGPT, un rabbin IA aux multiples facettes qui partage des similitudes avec les *chatbots* rabbiniques comme Rebbe.IO, mais se distingue par ses fonctionnalités plus avancées. RavGPT peut non seulement fournir des réponses à des questions individuelles, mais également générer des textes religieux, tels que des sermons ou des commentaires bibliques, traduire des textes hébraïques en d’autres langues, et soutenir l’étude de la Torah et des autres textes sacrés grâce à son vaste corpus de connaissances. Il puise dans un ensemble de données qui évolue constamment comprenant les textes religieux, les *Responsa*, les sources historiques et philosophiques. De plus, il est connecté à des bases de données en ligne, comme Sefaria, et peut interagir avec d’autres modèles de langage pour offrir des réponses plus complètes et actualisées. 🗣️

> sefaria.org
> rebbe.io
> ravgpt.ai

PEOPLE ENGAGÉS

Ces people qui soutiennent Israël

Depuis le début de la guerre que mène Israël contre le Hamas, les citoyens israéliens se mobilisent pour venir en aide aux soldats, qui par l’achat d’équipement, qui par l’organisation de barbecues géants dans les bases militaires. Mais il faut savoir que les célébrités ne sont pas en reste, et nombre d’entre elles sont également venues prêter main forte et donner de leur personne. Voici quelques « people » qui ont marqué les esprits et réchauffé les cœurs.

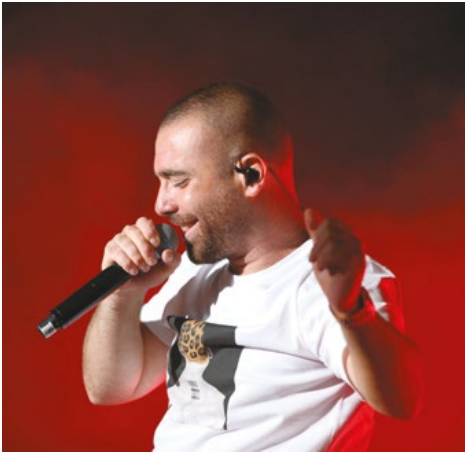
Valérie Bitton

Omer Adam

Il est, pour ainsi dire, le « Patrick Bruel israélien » (ou plus exactement le Amir Haddad, étant plus proche en âge de ce dernier). Capital sympathie à son maximum, Omer est autant l’idole des jeunes filles que de leurs mères qui se partagent les gradins à chacun de ses concerts et reprennent en chœur ses paroles de chansons.

Le jeune chanteur israélien est également très apprécié par les soldats qui sont nombreux à assister à ses concerts, et depuis le début de la guerre, il le leur a bien rendu. Omer est parvenu en effet, soutenu par l’association « ‘Hesdei dror », à réunir une somme considérable pour fournir aux soldats de Tshal du matériel et en mettant en place une véritable cellule de crise à son domicile. Le chanteur a ainsi récolté des fonds pour l’équipement et l’approvisionnement de 60’000 soldats dans tout le pays. Mais ce n’est pas tout : Omer Adam a même mis en place des navettes privées pour raccompagner les soldats de retour de leur service. « J’ai entendu qu’il y avait des soldats qui galéraient avec les autobus, et je me suis réveillé un matin avec une idée en tête : faire raccompagner ces soldats à leur maison par un transport privé afin de leur éviter la difficulté du retour en bus, ce qu’ils méritent amplement ». C’est aussi Omer Adam qui a réussi à réunir 1 million de shekels en mobilisant son ami milliardaire Teddy Shagaï pour cette initiative de taxis privés.

© David Cohen



Lior Narkis

C’est « le chanteur des réceptions » et des ambiances festives, et qui mieux que lui pouvait être à l’origine de cette magnifique initiative ?

Lior Narkis a décidé d’accueillir et d’organiser à son domicile, dans la très huppée ville de Savion (non loin de Tel-Aviv), le mariage de combattants réservistes. Lors d’un post publié sur son compte Instagram, il écrit : « Je prends sur moi, aidé par plusieurs belles personnes qui participent bénévolement à cette initiative, d’organiser de A à Z chaque semaine un mariage dans lequel je me produirai ainsi que d’autres amis chanteurs ».

© Wikipedia



Eyal Golan

On ne le présente plus, car Eyal est, depuis des années, le chanteur le plus connu des francophones à l'étranger.

Si l'on poursuit nos comparaisons, on pourrait l'apparenter au « Johnny Halliday » israélien, tant par la longévité dans la profession que par ses chansons qui passent de génération en génération sans prendre une ride et font partie de la mémoire

collective. Eyal Golan a lancé une nouvelle marque LAYMR, reprenant les initiales de ses enfants Liam, Aline, Yann, Miel et Ron. Dans cette collection, il commercialise des sweat-shirts à capuche et dans un élan de générosité, il a décidé de faire don de 1500 d'entre-eux aux soldats de Tsahal qui se battaient sur le front durant la froideur de l'hiver, ce qui représente presque 400'000 shekels. Et ce n'est pas tout : Eyal a équipé les soldats combattants de grandes tentes pour les protéger des intempéries.

© Alon Shafransky



Noa Tishby

Dans un tout autre domaine, Noa est l'une des voix les plus reconnaissables en tant que défenseuse de la cause israélienne dans le monde.

Elle a représenté Israël dans la lutte contre l'antisémitisme au sein du bureau des Affaires étrangères, avant d'être licenciée en avril dernier pour avoir critiqué le gouvernement et la réforme judiciaire. Noa se donne pour mission de lutter contre l'antisémitisme dans le monde en dénonçant les fausses informations relayées sur le Web. Ses efforts incessants de rétablir la vérité ont été récompensés de plusieurs prix.

© Eyal Izhar



Youssef Haddad

S'il y en a un qui force l'admiration, c'est bien lui. Acteur de la vie politico-sociale en Israël, avocat et influenceur sur les réseaux sociaux, Youssef n'a de cesse de défendre Israël avec un courage immense et au péril de sa vie, car il est arabe israélien.

« Il faut faire la différence entre les échanges diplomatiques et la « hasbara » – qui consiste à expliquer au monde la position israélienne qui, elle, doit être beaucoup plus offensive, déclare-t-il sur une chaîne télévisée française. La communication israélienne doit absolument être dans l'offensive, contrairement à ce qu'elle a fait jusqu'à présent. Dans le passé, nous avons peur de montrer des films choquants car, à la différence de nos ennemis, nous avons des valeurs. Moi, j'ai décidé de montrer toutes les vidéos, pour équilibrer, tout en respectant les victimes. « Le 7 octobre, nous avons été attaqués. Le Daech Hamas est rentré en Israël et a assassiné des gens de notre peuple, torturé et enlevé 240 civils israéliens. Que personne n'ose nous faire la morale et nous donner des leçons sur comment nous devons réagir ».

© Eran Levi



Noa Kirel

Last but not least, notre jeune star de la pop israélienne qui avait représenté les couleurs de l'État hébreu lors de l'Eurovision l'année dernière avec sa chanson Unicorn (et avait obtenu la 3^{ème} place) s'est aussi fait remarquer depuis le début du conflit, en parvenant à réunir la coquette somme de 29'500'000 dollars grâce à sa mobilisation aux côtés de l'organisation américaine « Les amis de Tsahal » au cours de congrès organisés dans tous les USA. 🇮🇱



Koby Perets

Reconnaissable à ses cheveux peroxydés, Kobi est aussi l'un des chanteurs de variété israélienne les plus connus.

Ces derniers mois, Kobi a récolté des fonds auprès d'hommes d'affaires israéliens et étrangers.

Ces fonds n'ont pas servi à acheter des équipements militaires, mais un autre matériel de défense tout aussi indispensable : des Tephilins (phylactères) qui ont été donnés aux soldats effectuant les opérations terrestres dans la Bande de Gaza. C'est ainsi qu'un million de shekels a été récolté auprès de nombreux donateurs. Par ailleurs, Koby est allé chanter bénévolement depuis le début de la guerre dans les hôpitaux, dans les bases militaires, et pour les habitants des localités proches de la Bande de Gaza qui ont été évacués et relogés dans d'autres régions du pays.



Netaniel Bozoglik

Vous avez dû sans doute entendre parler de cet acteur d'origine australienne qui a tout quitté depuis le début de la guerre pour venir soutenir Israël.

Il faut savoir, ce qui force un peu plus encore le respect, que Netaniel n'est pas juif, mais il aime profondément Israël dont il est devenu un fervent défenseur.

Sa contribution est principalement au travers des réseaux sociaux, grâce auxquels des millions de *followers* peuvent découvrir la vraie facette d'Israël, et la situation telle qu'elle est dans la réalité. Son dévouement à notre cause est tel qu'il a été choisi par la ministre Miri Reguev pour allumer l'un des flambeaux lors de la cérémonie de Yom HaAtsmaout, entouré de Youssef Haddad – un autre fervent défenseur d'Israël et qui plus est d'origine arabe (voir ci-contre) –, et de Ella Kenan, autre blogueuse et influenceuse fervente défenseuse d'Israël.

J'AIME TEL-AVIV

Délicieux *rugelach*

Karin Rivollet

Comment ? Vous ne connaissez pas les *rugelach* ? Ces délicieuses viennoiseries, si populaires à Tel-Aviv, trouvent leur origine dans le lointain monde ashkénaze d’Europe centrale. Le *rugelach* est dodu, rendu poisseux par le sirop qui le recouvre, et délicieusement réconfortant. Du réconfort certes, il en fallait dans la Pologne antisémite où il est né. *Rugelach*, un mot yiddish qui ne s’emploie qu’au pluriel, est issu du mot *rog* qui signifie « corne » en polonais. Mais ne le confondez pas, malheureux, avec le croissant français : il s’agit de viennoiseries totalement différentes ! La pâte du *rugelach* est en effet élaborée avec du fromage blanc et de la crème aigre, alors qu’il faut du beurre pour produire les croissants.

À Tel-Aviv vous trouverez des *rugelach* dans toute boulangerie qui se respecte. On le consomme dès l’aube, sur le pouce, avec un café ou un cappuccino pour qui n’a pas le temps de s’attabler devant le copieux petit déjeuner israélien. Il fait tellement partie du paysage que personne ne se souvient de son lointain passé. Le *rugelach* a pris racine et acquis le passeport israélien !

Le fromage blanc qui entre dans la composition de la pâte à *rugelach* est l’un des aliments les plus consommés en Israël. En 2011, l’augmentation de 40% du prix du fromage blanc et du *cottage cheese* a provoqué une vague de protestations sociales et de grèves dans tout le pays.

L’allée centrale herbeuse du boulevard Rothschild de Tel-Aviv s’est couverte des tentes de protestataires, installés là pour faire plier le gouvernement qui n’avait pas su protéger ce pilier de la société !

Pourtant, les Israéliens n’ont pas toujours consommé du lait de vache. Dans le pays biblique, où « coule le lait et le miel », il s’agissait majoritairement de lait de brebis et de chèvre. Les vaches étaient rares. On doit à la communauté des Templiers Allemands, installés à Jaffa à la fin du XIX^e siècle, la diffusion du fromage blanc, un mets très répandu dans leur nourriture. Installés entre la mer et les dunes, dans le quartier qu’on appelle aujourd’hui la Colonie Allemande-Américaine au sud de Tel-Aviv, ces chrétiens ont développé des fermes de vaches laitières et vendu le surplus de leur production aux populations juives voisines. Le *Weisskäse* allemand est devenu la *Gvina Levana*, littéralement fromage blanc, si cher aux Israéliens.

Actuellement, le marché de cet aliment sensible du point de vue sociétal est détenu par trois entreprises, dont *Thuva*, qui à elle seule en représente le 50%. Il n’y a pas véritablement de nom de produit, mais on distingue le fromage blanc à 5% de matière grasse, invariablement dans un pot bleu ou marqué d’une vache bleue, de celui à 9% dans son pot vert ou décoré de la célèbre *parah yeruka*, une vache verte.

Alors comment le *rugelach* a-t-il migré en Israël ? Comme sa cousine à pâte levée la torsadée *babka*, il s’est glissé dans les valises des immigrants de la 5^e Aliyah. Fuyant l’antisémitisme généralisé puis la montée du nazisme, les populations originaires d’Europe centrale sont arrivées en Palestine mandataire dès les années 1920. Cette immigration ashkénaze, élevée au lait de vache et au *schmaltz*¹, développa l’agriculture et les fermes laitières qui produisaient le fromage blanc tant apprécié. Dans les années 1930, accusées de sympathie



Faites votre *Rugelach*

Ingrédients

250g de farine
100g de beurre
100g de fromage blanc (gras)
125g de crème aigre
50g de sucre en poudre
1/2c. à café de sel
1c. à café de sucre vanillé
Farine pour étaler la pâte

Farce

100g de chocolat noir
3c. à soupe de cacao en poudre
20g de beurre
1 pincée de sel
Sirop
100g de sucre et 50g d’eau
1 œuf pour dorer, battu avec 1c. à soupe d’eau

1

Préparer la pâte en mélangeant tous les ingrédients, former une boule et mettre au frais une nuit.

2

Préparer la farce en faisant fondre le chocolat avec le beurre, ajouter le cacao, réserver. La farce va durcir un peu, ce qui permettra de l’étaler.

3

Diviser la pâte en deux, étaler une moitié de pâte sur la table farinée pour former un rectangle de 3mm d’épaisseur, ajouter de la farine si elle colle.

4

Recouvrir toute la surface de la moitié de farce et découper de longs triangles (25 cm x 5 cm). Rouler en partant de la partie large vers la pointe. Poser les *rugelach*, pointe vers le haut sur la plaque recouverte d’un tapis de cuisson, dorer au jaune d’œuf.

5

Faire de même avec l’autre moitié de la pâte et cuire à 180° pendant 20 minutes.

6

Badigeonner abondamment de sirop au sortir du four. Laisser refroidir sur la plaque de cuisson.

Variante : remplacer le fromage blanc et la crème aigre par 100g de « cream cheese » type Philadelphia et 50g d’eau.

Lehamim Bakery

134 Dizengoff St., Carmel St. 11, Ibn Gvirol St. 125
7h-21h, fermé le samedi

Urban Bakery

Nitzana St.14

Café Shneor

20 Pinsker St.,
fermé le samedi

Dallal cafe

Kol Israel Haverim St. 7

Bakery Tzina

6 kikar Dizengoff,
fermé le samedi après-midi

Lachmanina

Marmorek St.4

Bakery

260 Dizengoff St, 72 Ibn Gvirol St.

Kiosk Expresso bar

au bas du boulevard Rothschild

Roladin (multiples adresses)

Babka Zana

Boulangerie à Paris :
65 rue Condorcet, 75009 Paris
8 rue du Pas de la Mule, 75003 Paris

s’en sont emparées... pesto italien, pistaches orientales, halva israélienne... À vous de voir !

Quelle que soit la farce, le *rugelach* reste cher au cœur des habitants de Tel-Aviv. Il se mange, bien sûr, sans oublier de se lécher les doigts, mais il est aussi décliné en magnet pour venir se fixer sur la porte du frigo, en porte-clés pour être emporté partout et même en mini sac à dos pour petit gourmand.

Une petite pause lors de vos visites à Tel-Aviv ? Nous vous proposons quelques adresses ci-dessus qui vous permettront de réaliser votre propre classement. Enjoy! 🍷

Il fait tellement partie du paysage que personne ne se souvient de son lointain passé. Le *rugelach* a pris racine et acquis le passeport israélien !

pour le régime nazi allemand, les communautés templières perdirent leur clientèle, avant de se voir interner par les autorités britanniques mandataires et exiler à Chypre. Après l’indépendance de l’État d’Israël, l’agriculture et les fermes laitières sont devenues un secteur clé de l’économie israélienne, produisant des quantités de fromage blanc, un produit simple, populaire, nourrissant et bon marché.

Notre *rugelach* suit les mêmes règles : simple à produire, populaire, nourrissant et bon marché. Le lecteur qui voudrait s’y essayer trouvera la recette du *rugelach* classique ci-dessus. Il s’est depuis quelque temps émancipé de sa recette classique farcie de chocolat. On trouve maintenant des viennoiseries à mi-chemin entre le croissant feuilleté et le *rugelach*. *Rugelssant*, *croissach* ? Les imaginations les plus débridées

1 Graisse de volaille



FABIEN AZOULAY
**ISTANBUL,
DERNIER ARRÊT**
Quatre ans dans
les prisons turques

↑ Fabien Azoulay,
Istanbul, dernier arrêt,
Editions Stock

Véritable entrepreneur, il crée des spas et centres de beauté et accueille des personnalités, des artistes mondialement connues, notamment Cher ou Madonna. Son «rêve américain» dure treize années qu'il vit intensément et un jour, il met un terme à l'aventure, sans regret, le cœur rempli de souvenirs. Il vend ses affaires et quitte l'Amérique pour se lancer dans un tour du monde pendant un an. Depuis Israël où il fait étape, il commande via Internet une drogue, le GBL, autorisée dans le pays mais – depuis peu – interdite en Turquie. Ce qu'il ignore...

«La résilience est la vertu la plus importante que nous puissions posséder: elle nous permet de continuer à avancer malgré tout, de ne jamais abandonner, de toujours croire que nous sommes capables de relever les défis les plus difficiles.»

Winston Churchill

Le 25 septembre 2017, dès son arrivée à Istanbul, dernière étape de son périple, il est arrêté et menotté dans le hall de l'hôtel par quatre agents; débute alors un cauchemar, une véritable descente aux enfers digne du film d'Alan Parker *Midnight Express*. Juif et gay, il connaîtra durant quatre longues années, outre la privation de liberté, des moments particulièrement difficiles. Mais le soutien indéfectible et précieux de son frère Xavier et de ses avocats français Carole-Olivia Montenet et François Zimeray lui permettra d'affronter la dure réalité. Pendant son incarcération dans trois geôles turques, le quotidien est heureusement quelque peu amélioré avec l'argent gagné grâce à son travail aux États-Unis. Humilié, agressé par ses codétenus, il puise en lui des forces, insoupçonnées jusqu'alors, se remémorant les souvenirs de sa vie passée, les découvertes et les joies.

Et un jour, il entend, médusé, une mélodie, celle d'un chant en hébreu, une version électro du psaume 23 *L'Éternel est mon berger*, diffusée par une radio: un chant

entonné lors de sa bar-mitsvah! Face à l'adversité, il a tenu bon, également porté par le souvenir de sa mère décédée et les signes que lui seul pouvait percevoir. «Les êtres aimés partis, on ne peut s'empêcher d'interroger leur avis, de penser à ce qu'ils auraient fait ou dit dans de telles circonstances. Impossible d'éteindre leur voix. Et leur voix, d'après moi, sonne autrement, prend d'autres formes. Il suffit de tendre l'oreille». Il réfléchit au sens de sa vie et en dépit des conditions difficiles de sa détention. Libéré le 2 novembre 2021, Fabien raconte ce cauchemar dans un récit publié en octobre 2023 aux éditions Stock, intitulé *Istanbul dernier arrêt – Quatre ans dans les prisons turques*.

Depuis sa libération, il témoigne de cette expérience douloureuse et amorce une reconstruction faite de projets et de rencontres. En quittant les États-Unis, Fabien Azoulay n'imaginait certainement pas que son destin allait basculer et le plonger dans un long cauchemar, mais il a su se relever et entamer son chemin vers la résilience. 🌱

TÉMOIGNAGE

Fabien Azoulay, quatre ans dans les prisons turques, un témoignage saisissant

Patricia Draï

Fabien Azoulay est né à Paris en 1977 au sein d'une famille juive. Le divorce de ses parents et le décès prématuré de sa maman le marqueront à tout jamais. Aussi, après l'obtention d'un Master de gestion-finance, décide-t-il de s'installer à New York tant la découverte de la ville l'avait ébloui quelques années plus tôt: «Des États-Unis, j'étais tombé amoureux à l'âge de 15 ans. Mon père m'avait payé le billet d'avion pour récompenser mes bonnes notes à l'école et me donner l'occasion de me familiariser avec la langue anglaise» se souvient-il.

© Martin Meissner



→ Eden Golan
à Malmö Arena

EUROVISION 2024

Eden Golan face à un ouragan d'adversité

Valérie Bitton

Rappelez-vous : c’est dans un contexte particulièrement tendu qu’Eden Golan s’était envolée en mai dernier pour la Suède afin de représenter Israël lors du concours de l’Eurovision. Sa chanson, *Hurricane*, nous l’avons tous entendue. Ce que nous savons moins, c’est toute la logistique qu’il a fallu mettre en place pour permettre à la chanteuse israélienne de se produire face à un public majoritairement hostile, et les dangers qu’elle a encourus. Retour dans les coulisses de l’Eurovision pour découvrir ce que l’on n’a pas vu ...

Tout d’abord, il faut savoir que la chanson originale choisie pour représenter Israël à l’Eurovision a été censurée par les organisateurs du concours. Elle devait initialement s’appeler *October rain* – pluie d’octobre – en référence au massacre perpétré par les terroristes du Hamas le 7 octobre dernier, une date désormais tristement célèbre. Mais le titre, jugé « trop politique », a dû être modifié, tout comme certaines paroles ont dû, toujours sous le coup de la censure, être remplacées. La version édulcorée est donc devenue *Hurricane*, (ouragan en anglais), ceci afin de ne pas heurter la sensibilité d’un public majoritairement pro-palestinien pour ne pas dire anti-israélien.

C’est dans un contexte de résurgence d’antisémitisme dans le monde qu’Eden, tout juste âgée de 20 ans, a donc voyagé à destination d’un pays alors profondément

hostile, le conflit israélo-palestinien s’étant largement exporté au-delà des frontières qui le concernent. La candidate israélienne a voyagé sous protection rapprochée, tandis que tous ses déplacements étaient hautement sécurisés. Elle n’a bien sûr pas pu profiter de son séjour pour visiter le pays hôte, comme l’ont fait tous les autres candidats. De peur de tentatives d’attentats à son encontre, des mesures de sécurité renforcées lui ont interdit de quitter sa chambre d’hôtel, hormis pour monter sur la scène de la Malmö Arena.

Lors de la finale où elle est parvenue à se hisser, tous les regards étaient braqués sur elle. Certes, elle fut ovationnée par ses admirateurs venus la soutenir, et même appréciée par des téléspectateurs un tant soit peu objectifs devant tant de talent et de beauté réunis dans une même personne (pour rappel, 323 points lui ont été attribués par le public, ce qui lui a permis d’obtenir la cinquième place). Mais c’est sous les huées d’une foule hostile qu’elle a dû se produire, tandis que des manifestations anti-israéliennes se déroulaient à l’extérieur de la salle, car comme toujours la politique vient interférer et amalgamer tous les domaines, que ce soit la musique ou le sport. Afin de préparer psychologiquement la jeune chanteuse, ses danseurs et toute son équipe l’ont entraînée à chanter sous des huées et des sifflements lors des répétitions afin qu’elle ne soit pas déstabilisée lors du direct. D’ailleurs, si

vous avez visionné la retransmission en direct sur toutes les chaînes télévisées, sachez que la chanson d’Eden a été beaucoup plus huée que ce qu’il en paraissait derrière nos écrans. En effet, lors de son passage sur scène, les organisateurs ont pris soin de réduire les micros en salle et d’augmenter le volume de la musique afin que la contestation soit moins audible (quelques vidéos tournées en direct de la salle de concert et postées sur les réseaux sociaux ont montré que les invectives étaient beaucoup plus violentes). Durant la compétition, certains candidats ont eu des comportements injurieux envers Eden, laquelle était d’ailleurs systématiquement sifflée à l’évocation d’Israël lors du vote final. Elle et Tali, la candidate luxembourgeoise qui se trouve être elle aussi d’origine israélienne, ont même reçu des menaces de mort.

Dans ce contexte résolument hostile et face à cette pression qui a pesé sur les frêles épaules de la jeune chanteuse, Eden Golan n’a rien lâché. Avec force et conviction, elle a délivré son message et donné le meilleur d’elle-même, portée par sa merveilleuse voix et par une chorégraphie mêlant grâce et émotion. Ce n’est qu’à l’issue de sa prestation qu’elle s’est effondrée en larmes, relâchant toute la pression qui a pesé sur elle depuis les semaines qui ont précédé l’événement. « Je suis très fière de la place que nous avons obtenue, a déclaré Eden. Je suis fière du privilège qui m’a été donné de

© AFP



« Je suis fière du privilège qui m’a été donné de représenter mon pays avec honneur et je suis fière d’être celle qui a été envoyée en mission cette année. »

représenter mon pays avec honneur et je suis fière d’être celle qui a été envoyée en mission cette année. Dès le premier instant, nous avons eu un seul objectif : faire connaître la voix forte d’Israël au monde entier, et je sais que nous avons atteint cet objectif. Il y a eu des moments difficiles, mais avec du courage et un énorme soutien de votre part, nous n’avons pas abandonné et nous avons donné le meilleur de nous-mêmes », a-t-elle conclu, avant de dédier sa participation au concours aux otages israéliens retenus dans la Bande de Gaza.

À son retour de Suède, Eden Golan a tenu à rencontrer les familles de ces otages, sur

la place très symbolique qui porte leur nom, à Tel-Aviv. Face à eux et avec une émotion non feinte, la chanteuse a interprété la version originale de sa chanson, *October rain*.

Nous avons tous pu constater au fil des ans, et cette année plus encore, que l’Eurovision est bien loin des critères et des valeurs de moralité qu’elle défendait jadis. Opinion partagée par nombre de téléspectateurs, parmi lesquels une ancienne ministre qui a qualifié l’édition 2024 de « Concours de laideur, de vulgarité, de grossièreté et d’exhibitionnisme ». Dans cette cour des miracles, Eden se détachait du lot. Bien entendu,

↑ Eden Golan et ses danseurs et danseuses sur la scène de Malmö

sous peine de subjectivité et d’amalgames, représenter cette année Israël a fait que la chanteuse israélienne n’a pas été plébiscitée à la mesure de sa prestation qui a, de loin, dépassé celles de tous les autres candidats, et elle aurait sans nul doute pu l’emporter dans un contexte de paix, à l’instar de Netta Barzilai qui, en 2018 et dans un tout autre registre, a obtenu la première place. Mais une chose est sûre, on ne peut qu’être admiratif face au courage dont elle a fait preuve. Barbara Pravi, la candidate française arrivée en deuxième position lors de l’Eurovision 2021 avec sa chanson *Voilà*, a commenté l’édition de cette année lors d’une émission télévisée, rendant hommage au courage de la jeune chanteuse. « Quand tu reçois des messages violents juste dans ton pays, déjà c’est l’Enfer. Mais quand ça devient une espèce de truc international de lynchage, je n’ose même pas imaginer... Je trouve que c’est une puissance incroyable d’avoir quand même osé chanter. Moi, j’aurais eu très peur. C’est très fort et c’est très politique », a-t-elle ajouté. 🇮🇱



← Arni Zacks entourée de ses chiens

SANTÉ

Adopter un animal domestique: un allié pour votre santé mentale

Liz Hiller

Dans notre société moderne où le stress, l'anxiété et la solitude sont de plus en plus présents, l'adoption d'un animal de compagnie, qu'il s'agisse d'un chien ou d'un chat, peut avoir des effets thérapeutiques sur de nombreux aspects de notre vie. L'animal offre un accompagnement et un soutien social et affectif, permettant à la fois de recevoir de l'amour et surtout d'en donner en retour. Le Dr. Arni Zacks, psychologue israélienne spécialisée dans la thérapie assistée par les animaux depuis plus de 20 ans, explique en détail ce lien précieux entre l'être humain et son animal de compagnie.

En tant que psychologue, qu'est-ce qui vous a incitée à utiliser le lien avec les animaux pour aider vos patients ?

Personnellement, j'ai toujours été passionnée par le contact avec les animaux. Depuis mon enfance, j'ai grandi entourée d'animaux domestiques. Après mon service militaire, j'ai eu l'occasion de travailler dans un centre au Guatemala, dédié à la réhabilitation d'animaux sauvages destinés à devenir des animaux de compagnie. Cette expérience a renforcé mon désir d'étudier et de me concentrer sur la relation entre l'être humain et l'animal. Aujourd'hui, en tant que psychologue clinicienne, je coordonne également un programme éducatif et d'assistance basé sur les interactions avec les animaux. Ce programme reconnaît les avantages du lien établi avec les animaux et sa capacité à aider les enfants et les adultes à atteindre leurs objectifs de vie. Ma démarche thérapeutique favorise la réciprocité entre l'individu et l'animal, reconnaissant que l'animal a lui aussi ses propres besoins et désirs. Cette approche encourage la compréhension mutuelle et la construction de compétences sociales essentielles.

Quels sont les bienfaits pour la santé mentale d'avoir un chat ou un chien ?

Tout d'abord, je tiens à souligner qu'il est préférable d'adopter un chien ou un chat comme animal de compagnie, plutôt que d'autres animaux souvent confinés dans des cages, car ils s'épanouissent mieux dans leur environnement naturel et en liberté. Les bienfaits des animaux sur l'homme sont nombreux et contribuent à réduire les troubles mentaux. En accompagnant un animal, nous suivons son processus de vie, de sa naissance jusqu'à son vieillissement progressif. Cette expérience nous permet de mieux comprendre nos propres difficultés et de mieux affronter nos épreuves. De plus, le contact avec l'animal, les caresses, les interactions et les jeux, favorisent la libération de neurotransmetteurs tels que la sérotonine et la dopamine, réduisant ainsi le stress quotidien. Le lien qui se crée avec notre animal nous donne le sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand, nous rassurant sur le fait que notre fidèle compagnon sera toujours là pour nous. Les chiens, et certains chats également, ont la capacité

« Les chiens, et certains chats également, ont la capacité de se synchroniser avec leur propriétaire, lisant ses émotions et offrant un réconfort silencieux. »

de se synchroniser avec leur propriétaire, lisant ses émotions et offrant un réconfort silencieux. Le ronronnement des chats est même reconnu pour son effet apaisant, appelé aujourd'hui la « ronronthérapie ». Ainsi, s'occuper et être responsable d'un chat ou d'un chien apporte de nombreux bienfaits pour la santé mentale.

Quels sont les avantages pour les enfants de prendre soin d'un animal domestique ?

Lorsqu'un enfant ou un adulte prend soin d'un animal, il endosse le rôle de thérapeute, développant son empathie, ses compétences sociales et son estime de soi. Un animal de compagnie enseigne la responsabilité aux enfants en leur donnant des tâches à accomplir, telles que le nourrir, le promener et lui apporter de l'affection. Cela renforce leur confiance en eux. Cependant, selon les recherches de Gail Melson, une chercheuse américaine spécialisée dans le développement de l'enfant et les relations familiales avec les animaux domestiques depuis plus de 30 ans, l'âge auquel un enfant peut assumer ces responsabilités a augmenté. Alors qu'il y a 20 ans, un enfant de 8 ans pouvait être considéré comme capable de prendre soin d'un animal, aujourd'hui, il faut attendre l'âge de 14 ans en raison d'une moindre responsabilité et autonomie des enfants, souvent compensée par les parents.

Pouvez-vous nous donner un exemple concret du lien thérapeutique entre l'homme et l'animal ?

Je peux vous raconter l'histoire d'une femme traumatisée, souffrant d'une dépression sévère. Le fait d'être responsable d'un animal est extrêmement valorisant pour l'individu souffrant de dépression. Cette femme était amenée chaque jour par sa famille dans un centre de réadaptation pour animaux, mais elle restait souvent assise sur le hamac du matin jusqu'au soir sans rien faire, ne montrant aucun intérêt pour son environnement. Un jour, un chien du centre s'est installé à côté d'elle et l'a accompagnée toute la journée. J'ai décidé de mettre un bol d'eau à côté du chien et de montrer à la dame combien le chien était attaché à elle et qu'il avait bu tout le bol d'eau. Peu à peu, elle a commencé à remplir le bol d'eau pour le chien, ce qui constituait sa seule activité pendant des semaines. Progressivement, je l'ai sollicitée pour faire plusieurs petites choses pour le chien et elle a commencé, lentement, à en faire plus. Cela a été très progressif pendant plusieurs mois, mais à un moment donné, elle a senti que cette occupation était bénéfique pour elle et cela l'a motivée à commencer à prendre soin d'autres animaux. Cette occupation l'a poussée à continuer dans la voie du travail avec les animaux, c'était devenu comme une sorte de vocation dans sa vie, qui l'a aidée à sortir de la dépression et à retrouver un sens à sa vie. 🐾

KKL-JNF

Le KKL-JNF s'engage pour les minorités bédouines et druzes en Israël

Réfaëla Trochery



↑ Activités du KKL-JNF destinées aux enfants druzes en difficulté

Fortifier la société israélienne en favorisant la coexistence et l'unité entre Juifs et minorités est au cœur des préoccupations du Keren Kayemeth Leisraël – Fonds National Juif. Juifs, Druzes et Bédouins vivent côte à côte sur la terre d'Israël et le KKL-JNF s'emploie à forger des liens durables au sein des générations actuelles et futures en développant des programmes spécifiques adaptés à ces minorités.

Au sud d'Israël, la population bédouine a, elle aussi, cruellement été victime des violentes attaques du Hamas: les enfants ont ainsi été singulièrement confrontés au stress de la guerre et en particulier les enfants ayant des besoins spécifiques. L'un des programmes du KKL-JNF propose des activités éducatives et de découvertes adaptées à leur situation spécifique afin de nourrir leur esprit et de favoriser leur résilience. Dans un lieu protégé, à l'école ou dans des parcs du KKL-JNF, ces enfants peuvent notamment s'adonner à des ateliers d'arts thérapeutiques et multiplier les expériences de jeux sensoriels.

Le lien sacré qui unit le peuple juif et la communauté druze est antérieur à la création même de l'État d'Israël. Au fil des générations, cette alliance perdure, en témoigne l'incorporation des jeunes druzes dans l'armée israélienne de défense Tsahal. La

reconnaissance et le respect mutuels des deux peuples sont indispensables à la sécurité du pays et à celle de son tissu social. Aussi, le KKL-JNF travaille à renforcer ce lien et à l'inscrire dans l'histoire d'Israël. Ceci passe naturellement par la transmission des valeurs du sionisme, de durabilité et de gestion de l'environnement.

Tout au long de l'année, les participants du programme mis en place par le KKL-JNF effectuent des échanges culturels et scolaires, favorisant ainsi la compréhension, le respect mutuel, la coexistence et l'unité. Ils permettent également de sensibiliser les élèves à leur héritage commun en favorisant l'empathie et le sentiment d'appartenance. Cette plateforme pour le dialogue interculturel et la cohésion sociale promeut la diversité. Elle préserve les identités culturelles uniques des deux communautés et cultive une forte identité israélienne enracinée dans l'amour de la patrie et l'engagement pour sa défense. Le KKL-JNF a, en outre, développé un programme unique en son genre en matière de traitements thérapeutiques et de suivis psychiatriques auprès de jeunes à risque de la communauté druze de la ville d'Hurfeish, dans le nord d'Israël. Il s'adresse en particulier à des jeunes sujets à de graves troubles émotionnels, dont les familles font face à des défis socio-économiques importants, sur fond de toxicomanie et de criminalité. La prise en charge par le KKL-JNF de ces programmes permet à la ville d'Hurfeish d'allouer ses ressources budgétaires vers d'autres nécessités et de jeter les bases d'une société inclusive avec des perspectives prometteuses. 🌱

KESHERDAY 2024

Une édition réussie marquée par des débats en résonance avec l'actualité!

Julie Sacoun

La 9^e édition du KeshherDay a su captiver plus de 300 participants issus des différentes communautés juives de Genève. Cet événement a été marqué par des interventions en parfaite adéquation avec les préoccupations actuelles et contemporaines de notre société, suscitant un enthousiasme palpable parmi les participants.

L'une des conférences les plus remarquées portait sur l'intelligence augmentée et l'intelligence artificielle en médecine. Les Drs Gaël Amzalag et Daniel Benamran ont exposé avec précision les avancées en chirurgie urologique rendues possibles par le robot Da Vinci qui permet d'effectuer des opérations d'une précision inégalée. Antoine Leboyer, en compagnie de Rabbi Nathan Alfred et du Rav Mikhaël Benadmon a fait ressortir comment la nouvelle application d'IA Virtual Havrouta permet de poser toutes les questions sur le judaïsme. D'autres conférences, présentées par de jeunes entrepreneurs, ont traité de l'impact de l'IA dans l'art, les affaires et la finance.

Un autre débat, tout aussi captivant, abordait la question des mariages gays et des personnes LGBTQ+ sous l'angle de leur acceptation par les différentes communautés. Keshher a aussi été le lieu où des rabbins de différentes communautés ont pu débattre ensemble, attirant une foule curieuse et nombreuse. En parallèle, un débat sur les piercings et tatouages animé par le Dr Halpérin et le Rav Mikhaël Benadmon a su attirer et intéresser un nombre record de jeunes.

Le débat final de la journée a été marqué par les interventions du Dr Nimrod Novik et de l'Ambassadrice d'Israël auprès de l'ONU. Le Dr Novik, spécialiste des questions de sécurité, a présenté les options auxquelles Israël est confronté: la poursuite de l'occupation de Gaza pour une durée indéterminée ou l'adhésion au plan Biden pour une paix durable, impliquant une alliance avec les États-Unis et les pays arabes de la région. Chaque option comporte son lot d'incertitudes et de défis majeurs, comme l'a souligné le Dr Novik, dont le discours novateur a motivé le public à poser beaucoup de questions.

KeshherDay 2024 a indéniablement marqué les esprits par la qualité et la pertinence de ses interventions, confirmant ainsi sa place incontournable dans le paysage des événements culturels à Genève. Rendez-vous pour la dixième «séance», l'année prochaine, avec une équipe encore plus motivée! 🌱



↑ De g. à dr. **Philippe Lugassy** modérateur, M. **Stephane Bou**, directeur de la Revue K, Madame **Merav Eilon Shahar**, Ambassadrice d'Israël auprès de l'ONU à Genève, Mme **Marie Cohen**, traductrice et membre du Comité Keshher, Dr **Nimrod Novik**, sur l'écran et M. **Jaime Bilbao**, président de l'ASI



↑ Grand Rabbi **Mikhaël Benadmon**, Grand rabbin de la CIG (Communauté Israélite de Genève)



↑ **Rabbi Nathan Alfred** du GIL (Communauté Juive Libérale de Genève)

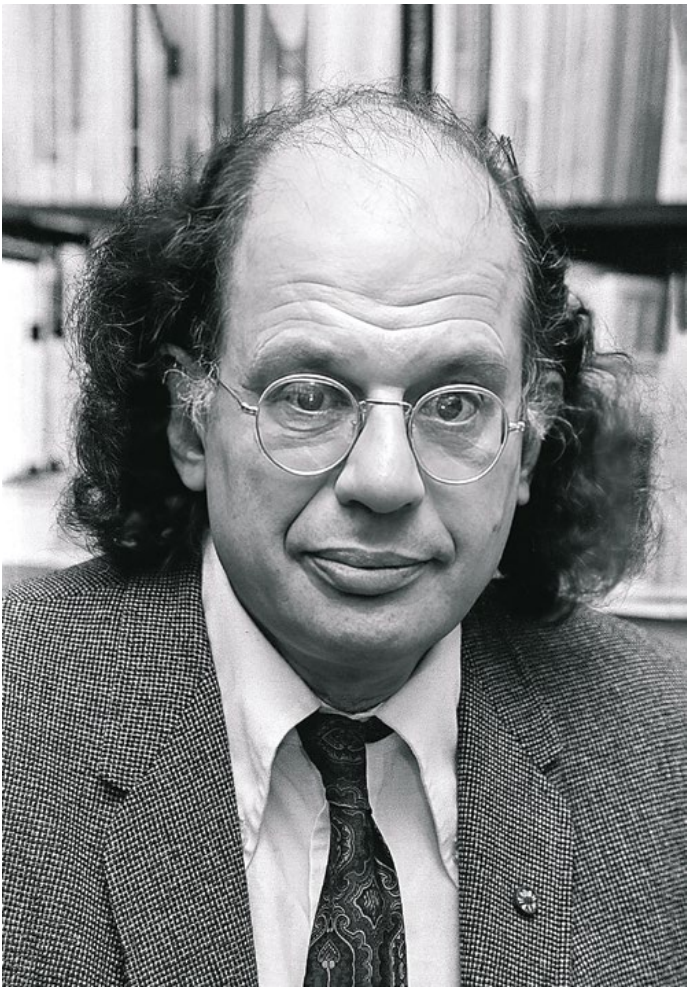
RENCONTRE INSOLITE

L'âge d'or... lointain de Columbia



© Tom Palumbo

↑ Jack Kerouac



© Hans van Dijk for Anefo - Dutch National Archives

↑ Allen Ginsberg

Symbole aujourd’hui d’expression de haine et de violence, l’université permit autrefois de lancer la révolution littéraire de la *Beat Generation*, lorsqu’un footballeur catholique de droite y rencontra un poète juif homosexuel communiste !

Steve Krief

père antisémite et de l’autre, un étudiant en poésie juif homosexuel communiste du New Jersey. Cette rencontre révolutionna la poésie et la littérature américaines !

Automne 1939, tandis que la guerre s’officialise en Europe, loin de là à New York, Jack Kerouac pousse les portes d’entrée de Horace Mann. Le jeune homme de 17 ans, a été accepté à cette école préparatoire à Columbia afin d’intégrer son équipe de football américain et relever son niveau. Dès le deuxième match, il fait sensation, participant activement à la victoire 27-0 contre Saint John. La plupart des étudiants sont juifs. Jack dépasse les préjugés familiaux et devient ami avec quelques-uns d’entre eux. Parmi lesquels Pete Gordon, qui lui fait découvrir les lieux sympas de New York et surtout le jazz.

Mais celui qui a la plus grande influence est Seymour Wyse. Ce camarade de classe est d’une famille juive anglaise. Le père porte l’uniforme britannique, se bat sur le front, et participera plus tard au débarquement en Italie. Grand fan de jazz, Seymour fait découvrir à Jack les salles mythiques, l’Apollo, le Savoy Ballroom, le Golden Gate. C’est dans ce dernier qu’il rencontre les musiciens de Count Basie. Jack écrira d’ailleurs en février 1940 son premier article pour le journal de Horace Mann. L’année scolaire terminée, Jack rentre à Lowell et y retrouve notamment son ami Sebastian Sampas, celui qui lui fit découvrir tant de grands auteurs.

En septembre 1940, l’Europe est à feu et à sang, mais l’horizon de Jack ne va pas plus loin à l’Est que Central Park, situé à côté de Columbia qu’il intègre – on l’a vu – en tant que joueur de football américain. Des rêves sportifs brisés lorsque sa jambe subit le même sort dès le troisième match. Viré de l’équipe à la rentrée 1941, suite à une dispute avec le coach, Jack souhaite s’engager au lendemain de l’attaque de Pearl Harbor. En attendant, il intègre la marine marchande en juillet 1942.

Lorsque Jack Kerouac quitte définitivement Columbia, arrive un jeune étudiant en poésie, Allen Ginsberg. Lequel, en ces temps très difficiles, avec sa *houts*pa bientôt légendaire, se déclare ouvertement juif, homosexuel et communiste. Son père Louis est un syndicaliste socialiste et sa mère Naomi une communiste militante. Pendant les vacances de Noël 1943, Allen fait la connaissance sur le campus de Lucien Carr, qui lui fait découvrir et apprécier la bohème de Greenwich Village. Lucien lui parle aussi de Jack, cet ex-athlète et ex-marin écrivant un livre. Intrigué, Allen lui rend visite. L’atmosphère est tendue au début, suite à une blague d’Allen mal perçue par Jack. Puis, comme le dit Allen : « On a parlé et on a réalisé qu’on était présents sur Terre pour peu de temps. »

De cette capacité à dépasser une maladresse et ce sentiment de dépasser toutes leurs différences va naître une des plus belles et productives amitiés littéraires du siècle et un mouvement : la *Beat Generation*. Basé sur la dialectique de leurs différences, motivée par la curiosité. Le même moteur utilisé ensuite dans leur exploration des grandes routes américaines et qui donneront naissance à *Sur la route* de Kerouac et *Howl* de Ginsberg. Des œuvres brutes et honnêtes, sans concession sur les désirs et travers des auteurs. Mais aussi sur les discriminations raciales et sexuelles en vigueur. Plus tard, Ginsberg écrira *Kaddish*, son autre immense poème, au café « Select » à Paris. Un long poème en hommage à sa mère décédée après de longues souffrances.

Cette rencontre tellement improbable entre deux hommes aussi différents semblait impossible hier et relève de la science-fiction aujourd’hui. Tout n’étant pas rose à Columbia à l’époque, l’étudiant Ginsberg fut quand même renvoyé pour s’être moqué du directeur. Aujourd’hui, l’étudiant Ginsberg, coupable de judéité non reniée, n’aurait même plus le loisir d’accéder au campus pour le faire. En souhaitant à cette université de retrouver son esprit d’ouverture et de courage, de confrontation intellectuelle productive et apaisée, peut-être en partageant avec les étudiants les pages de Kerouac et Ginsberg ... 🌱

« On a parlé et on a réalisé qu’on était présents sur Terre pour peu de temps. »

J'AI LU POUR VOUS

Gilles Kepel: *Holocaustes*

Auteur de plus d’une vingtaine d’ouvrages sur l’islamisme et les différentes problématiques qui lui sont liées, Gilles Kepel s’affirme depuis 40 ans comme l’un des plus fins connaisseurs des dossiers complexes en jeu au Moyen-Orient.

Bernard Pinget

Avec *Holocaustes*, il propose une analyse aussi éclairante que possible de la conflagration en cours depuis le 7 octobre 2023. Le titre du livre met d’abord en évidence l’importance d’une lecture des événements donnant toute leur place aux références religieuses. Comme on l’a souvent lu depuis le 7 octobre, ce n’est pas en tant qu’Israéliens, mais avant tout en tant que Juifs que les victimes de la razzia pogromiste du Hamas ont été massacrées, et l’on a bien affaire ici à un fait d’armes de l’islamisme politique extrémiste plutôt qu’à une résistance à l’oppression. À cet égard, Gilles Kepel met en évidence le lien symbolique cultivé par les terroristes islamistes entre ce 7 octobre et le déclenchement de la guerre dite du Kippour 50 ans auparavant jour pour jour. L’opération du Hamas est d’ailleurs nommée par ses instigateurs «Déluge d’Al-Aqsa», et donc désignée comme un châtiment divin de la «promenade» provocatrice d’Ariel Sharon sur l’esplanade des Mosquées en septembre 2000, symbole de l’usurpation de tout le territoire palestinien par Israël. La deuxième Intifada, qui avait débuté alors, avait servi à Ben Laden de point d’appui pour situer le 11 septembre 2001 dans le cadre du jihad antisioniste, élargi de fait à une guerre sainte contre l’Occident. Ainsi, le 7 octobre fonctionne-t-il comme un recentrage sur ce que Yahya Sinwar, chef du Hamas, considère aujourd’hui comme l’essentiel.

Autre question souvent mentionnée mais qui demeure relativement obscure : l’impréparation du dispositif militaire israélien. Alors que le Renseignement avait détecté depuis plusieurs mois les

prémices d’une opération en provenance de Gaza, comment le gouvernement Netanyahu a-t-il pu dégarnir totalement la frontière avec Gaza, et concentrer ses troupes en Cisjordanie pour appuyer l’établissement de nouvelles colonies ? Certes, ce déploiement de forces était exigé par les alliés d’extrême droite de M. Netanyahu en échange du soutien de leurs partis (*Force juive* et *Mafdal-Sionisme religieux*) à la Knesset. Mais sans doute ceux-ci auraient-ils toléré un peu plus de mesure dans la mise en œuvre. Gilles Kepel rappelle un élément qui éclaircit la situation : depuis des années, la Bande de Gaza recevait mensuellement du Qatar quelque 40 millions de dollars en numéraire. À l’aéroport Ben Gourion, les valises étaient prises en charge par le Mossad jusqu’à la barrière d’Erez, où le service de renseignement égyptien prenait le relais. Il est probable que, dans l’esprit de M. Netanyahu, cette manne ait constitué comme une garantie de relative tranquillité du côté de la frontière avec Gaza. Le discours invariablement belliqueux de Yahya Sinwar n’était pas pris au sérieux. Les événements ont hélas montré qu’il aurait dû l’être.

Le livre décortique également les dimensions géopolitiques du conflit, mettant en relief ses rapports avec le nouvel équilibre mondial en train de se mettre en place entre l’Occident d’une part, incarné par Israël, et d’autre part les «BRICS+» (Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud, Égypte, Émirats arabes unis, Éthiopie et Iran), axe anti-occidental et largement illibéral, prenant plus ou moins ouvertement fait et cause pour le Hamas. Dans cette optique, l’auteur conclut à l’absolue nécessité de l’instauration d’un État palestinien. Un objectif pourtant exclu actuellement par M. Netanyahu...

Un livre dense et remarquablement documenté, avec 8 cartes inédites qui aident à mieux comprendre ce qui se joue dans cette région encore et toujours centrale. 



↑ *Holocaustes*, Gilles Kepel, Plon 2024

FOCUS

7 octobre : écrire contre l’oubli

Paula Haddad



© Uri Bareket

Le 7 octobre 2023, il y un an déjà, le peuple juif découvrait avec horreur l’attaque sans précédent du Hamas contre Israël, contre des civils massacrés, violés ou pris en otage. La journée la plus meurtrière pour le peuple juif depuis la Seconde Guerre mondiale qui a arraché à des familles un père, une mère, un fils, une fille, qui demain tomberont peut-être dans l’oubli. Lee Yaron, journaliste au quotidien *Haaretz*, publie la première grande enquête sur la tragédie, pour redonner vie à tous ceux, hommes, femmes et enfants qui avant l’innommable, avaient une histoire intimement liée à celle d’Israël.

← Lee Yaron

«Raz Cohen a attendu dans les buissons pendant une dizaine d’heures jusqu’à ce que douze soldats israéliens arrivent en criant : «Des Israéliens par ici ?» (...). «Il te faut quelque chose ? a demandé le policier. «Juste un verre d’eau. Et une feuille et un stylo, si possible». Raz Cohen a écrit tout ce qui s’était passé depuis le matin. Pour ne pas oublier», confie Lee Yaron dans son livre. Le 7 octobre, elle n’était pas auprès de ce survivant du massacre du festival Nova, ni avec Ayelet Shachar-Epstein qui a vu Neta, son fils aîné assassiné à Kfar Aza, ni aux côtés de Sagi Golan, tué par des terroristes alors qu’il portait secours à des familles du kibboutz Be’eri, ni avec les sœurs Sprebchikov-Tumiib, abattues

sur le chemin de la Mer Morte, ni avec Gil Tassa et son fils Or, jeune surfeur tué dans les toilettes de la plage de Zikim, mais des semaines durant, elle a réalisé des centaines d’entretiens, analysé des transcriptions d’appels et de messages échangés jusqu’à la dernière seconde avant l’horreur, pour elle aussi dire au monde de ne pas oublier. Son livre, bouleversant par essence, repose sur une description des faits dans leur atrocité avec une intelligente pudeur qui facilite la lecture de l’innommable, mais il est avant tout un récit d’histoires personnelles, parfois entremêlées, et de l’Histoire d’Israël. Chaque parcours est restitué ici dans l’ancrage historique du pays, avec un sens inouï du détail quasi biographique. «Dès le départ, j’ai choisi

de remonter dans le temps, parfois loin, en parlant des grands-parents de certaines victimes, pour comprendre l’Histoire d’Israël, explique Lee Yaron. Les Israéliens sont des rescapés qui ont fui l’antisémitisme en Europe, dans les pays arabes, et sont arrivés avec ce rêve de ne plus subir les persécutions. Citons l’exemple de Shachar Zemach, membre de la brigade d’intervention d’urgence du kibboutz de Be’eri. C’était un militant de la paix qui a été appelé pour défendre les kibboutzim. Ses derniers mots furent : «Je ne suis pas votre ennemi. Ne me tirez pas dessus». On apprend dans le livre que ses grands-parents ont fui Bagdad en 1941.»

« Lee Yaron a obtenu la confiance inestimable de familles brisées pour raconter l’indicible. »

La jeune journaliste raconte à chaque page avant-hier, hier, le 7 octobre, et parfois les quelques heures avant la fin à travers d’infimes gestes, comme lire une biographie de Netanyahu ou regarder une série sur Netflix. Dans chaque portrait de victime se dessine, par touches, la diversité d’Israël : « J’ai voulu parler de politique dans ce livre, mais à travers l’histoire des victimes qui représentent tout le spectre politique du pays, les militants de la paix présents toutes les semaines dans les manifestations contre la réforme judiciaire de Netanyahu, et ceux qui soutenaient le Premier ministre. » Lee Yaron, née presque un an jour pour jour après la signature du premier des accords d’Oslo par Yitzhak Rabin, et quasiment un an avant son assassinat, porte dans la préface du livre un regard politique plus personnel. Elle rappelle notamment l’absence de considération pour les soldates parties surveiller les frontières, « les observatrices », renfort éventuel de Tsahal face à la technologie de pointe, qui avaient signalé des mois avant la tragédie des exercices de test des défenses israéliennes par le Hamas. À l’heure où s’écrivent ces lignes, cinq observatrices sont encore otages entre les mains des barbares.

La barbarie aveugle

Journaliste de terrain aguerrie, Lee Yaron a obtenu la confiance inestimable de familles brisées pour raconter par une phrase, un détail, un mot, l’indicible au quotidien depuis le 7 octobre. Elle relate la souffrance d’une mère, d’un père, d’un frère, d’une sœur, d’un grand-père, d’un ami, rescapés de l’horreur, anonymes en vie et parfois venus de loin. Ainsi, le livre révèle le terrible sort

de dix-sept étudiants népalais arrivés sur le sol israélien le 14 septembre 2023 pour travailler au kibboutz Aloumim, portés par leur rêve de suivre des cours de haute technologie agricole, et de gagner davantage d’argent que dans leur pays. Une grande partie d’entre eux ont été sauvagement assassinés trois semaines plus tard par le Hamas. « Ce chapitre est très important rappelle Lee Yaron, car le 7 octobre ont été massacrés des citoyens de trente nationalités différentes, pas seulement des Israéliens. Ces étudiants népalais, arrivés en Israël pour apprendre, remplacent dans le champ des kibboutzim les Palestiniens, qui eux avaient remplacé les Israéliens dans les années 1960. Cette histoire raconte les transformations de la société israélienne dans le monde agricole. Ces étudiants assassinés de la façon la plus barbare voulaient juste aider leur famille. Ils ne savaient pas reconnaître l’hébreu de l’arabe quand les terroristes sont arrivés. Ils ont été massacrés sans même savoir pourquoi. » Quelques pages plus loin, un chapitre dépeint l’histoire des Bédouins du Néguev par le drame de Sujood Abou Karinat, qui a reçu, enceinte, une rafale de balles dans l’abdomen, son bébé faisant office de bouclier humain n’a pas survécu.

Victimes du deuil

Au fil de son enquête, la journaliste a regardé des vidéos extrêmement dures, issues de la police israélienne, qui n’ont jamais été vues, comme celles de femmes violées et mutilées. « J’ai dû mettre un filtre sur ces images qui ne me quittent pas. Mon mari Joshua Cohen (qui a signé la postface du livre) dit que j’écris la nuit, car je fais des cauchemars, je me retrouve moi-même sur les lieux des massacres » confie-t-elle. Lee Yaron a vu des images terrifiantes sans être présente lors des attaques, comme Haïm Utmazgin, fondateur et président des unités spéciales de ZAKA, venu identifier les cadavres, du moins ceux reconnaissables, du festival de Nova, et Haïm Rumi, directeur du cimetière d’Ofakim venu placer dans un sac en plastique le corps de Rabbi Binyamin Rahami, un voisin toujours assis juste un rang devant lui à la synagogue. Ces hommes ont vu l’ignoble

sans assister aux tueries, comme Haïm Ben Aryeh, chauffeur de bus scolaire, qui le 7 octobre, a conduit les enfants survivants du massacre du kibboutz Be’eri dans des hôtels de la mer Morte. « Ces gens ont vu leur famille se faire tuer, ils ont vu les scènes les plus horribles qui soient... et le silence... pendant les deux heures de trajet jusqu’à la mer Morte, le silence total... » dit-il. Haïm Ben Aryeh s’est imposé lui aussi le silence à jamais, en se suicidant le 25 octobre 2023, anéanti par la tragédie. « En Israël, nous vivons toujours le 7 octobre, c’est une journée sans fin. Certains n’ont pas été atteints directement, mais la détresse et la dépression sont arrivées. Aujourd’hui, il est impossible de trouver un rendez-vous chez un psy en Israël. » souligne Lee Yaron. Enfin son livre mémorial se referme sur l’impensable, la mort de Tamar Turpiashvili, fillette de neuf ans, cachée avec ses parents à Ashdod, et décédée d’une crise cardiaque, après avoir entendu dix-sept sirènes d’alarme entre le 7 et le 20 octobre. Une des autres victimes du deuil. « L’État d’Israël a officiellement reconnu que sa mort avait été causée par « des actes hostiles » » écrit Lee Yaron. Tamar, petite fille sacrifiée disait à sa mère, le 10 octobre, alors qu’une suspicion de présence terroriste grondait à Ashdod que « si son père était au travail et ne pouvait pas les protéger, elle se chargerait de le faire si des terroristes arrivaient. »



↑ 7 octobre, Lee Yaron publié aux éditions Grasset



© Sophie Crépy

ART

L’artiste franco-israélienne
Nathanaëlle Herbelin
tisse sa toile

Nathalie Harel

La jeune peintre a été exposée au printemps dernier au Musée d'Orsay où son travail a dialogué avec les toiles de maîtres post impressionnistes.

Être ici est une splendeur. Ce roman de Marie Darrieussecq, un récit de la grossesse imaginée de Paula Modersohn-Becker, la première artiste de l'histoire de l'art qui s'est peinte, en 1906, enceinte et nue, a donné son titre à l'exposition de Nathanaëlle Herbelin, organisée au musée d'Orsay. L'artiste franco-israélienne, née en 1989, ne cache pas son obsession pour la maternité. Elle a aussi assidûment fréquenté, et depuis l'enfance, les collections du grand musée parisien, pour y nourrir sa peinture. De là à imaginer y être un jour exposée, il y a un pas qu'elle a pu franchir au printemps dernier.

Héritière des Nabis (terme signifiant prophète en hébreu), un groupe révolutionnaire fondé à Paris en 1888, dont font partie Pierre Bonnard, Édouard Vuillard ou Félix Vallotton, Nathanaëlle Herbelin a en effet été invitée à y présenter son travail pendant trois mois. Au deuxième étage, au fil d'un parcours étalé sur deux salles, ses toiles ont dialogué avec les œuvres de ces maîtres de la peinture post impressionniste. « Quand Christophe Leribault (Ndrl : président d'Orsay et de l'Orange-rie) et Nicolas Gausserand (en charge des programmes contemporains et commissaire de l'exposition) sont venus toquer à ma porte, en me parlant d'une exposition à Orsay, après avoir vérifié qu'ils n'étaient pas fous, je me suis dit qu'au fond ce n'était pas si improbable, confie la jeune artiste. C'était un peu comme si la police du style venait me demander des comptes ».

Pour l'occasion, Nathanaëlle Herbelin a pu remettre au goût du jour les thèmes de prédilection des Nabis – la vie quotidienne, les intérieurs domestiques et

l'intimité – dans des compositions contemporaines. Tout en abordant des sujets de société, comme les nouvelles dynamiques du couple, ou le plaisir féminin, avec des éléments autobiographiques. Le grand public a ainsi pu découvrir la grand-mère de l'artiste, son mari le poète et artiste Jérémie Werner, ou encore ses propres traits dans le tableau *Allaitement* (2024), où elle apparaît dans une baignoire avec son bébé Elisha, à la manière de Vallotton. En hommage à Paula Modersohn-Becker et à son désir d'enfant, l'artiste s'est aussi représentée enceinte dans *Être ici est une splendeur* (2022); deux mois après avoir réalisé ce tableau, elle est véritablement tombée enceinte.

Née en Israël d'un père français et d'une mère israélienne, Nathanaëlle Herbelin a

grandi dans la ville de Tzoran, au nord-est de Tel-Aviv. Et a décroché son diplôme des Beaux-Arts à Paris. Elle n'a pratiquement pas été exposée en Israël, à l'exception d'une exposition personnelle à la galerie d'art d'Umm al-Fahm et d'une autre, à l'Institut Français de Tel-Aviv. Ces dernières années, elle passe la plupart de son temps dans la capitale française. Ses parents, sa sœur – la peintre Emmanuelle Herbelin – et son frère écrivain, Yehonatan vivent dans l'État hébreu. Pendant l'épidémie de Covid, l'artiste a toutefois vécu à Neve Sha'anán au Sud de Tel-Aviv et elle y a peint un groupe d'Érythréens demandeurs d'asile dans la rue Levanda. « Ils vivaient à quatre dans une petite pièce. Ce tableau est considéré comme exotique en Europe, mais je n'ai pas souhaité l'exposer à Paris.



↑ *Emmanuel et Efi*, 2024, huile sur toile, 90 x 90 cm. Courtesy de l'artiste et de la Galerie Jousse Entreprise

Objets pointus © Adagp, Paris, 2024



Thomas Merle © Adagp, Paris 2024

↑ *Attention non divisé-e*, 2023, huile sur toile, 130 x 190 cm. Collection particulière. Courtesy de l'artiste et Xavier Hufkens, Bruxelles

« Je lutte contre la politique identitaire dans le monde de l'art. Je ne veux pas offrir aux Européens le cadeau qu'ils désirent tant. Ils attendent de moi un art politique, mais je pense que c'est une discussion qui doit avoir lieu en Israël. »

J'en ai fait don au Musée d'Art de Tel-Aviv », a confié Nathanaëlle Herbelin, en avril dernier, dans les colonnes du journal israélien *Haaretz*.

Dans ce même entretien, l'artiste a également expliqué pourquoi elle a préféré ne pas montrer de thématiques israéliennes à Paris. « Je lutte contre la politique identitaire dans le monde de l'art. Je ne veux pas offrir aux Européens le cadeau qu'ils désirent tant. Ils attendent de moi un art politique, mais je pense que c'est une discussion qui doit avoir lieu en Israël. Quand j'ai peint des enfants après le 7 octobre – des enfants d'Israël et des enfants de Gaza – je ne voulais pas les montrer ici à Paris », a-t-elle ajouté.

Une certitude, l'artiste trentenaire a créé la surprise dans les salles consacrées aux Nabis, avec son univers sensible et singulier et sa relation à l'histoire de l'art. « Je suis ravie de voir que l'enseignement des Nabis influence encore tant de peintres contemporains. J'ai quand même l'impression que c'est complètement légitime de peindre aujourd'hui », a-t-elle encore

fait valoir dans le catalogue de l'exposition. « La peinture demeure à travers le temps grâce aux différents amoureux qui tiennent sa flamme. C'est agréable de penser que quelque chose est irremplaçable. Que n'importe quelle intelligence artificielle ou outil qu'on inventerait s'y heurterait : il y a une chose qui reste et qui va rester ».

Grâce à la visibilité offerte par cette entrée par la grande porte au Musée d'Orsay, la jeune artiste, représentée par la galerie parisienne Jousse, devrait poursuivre son envol. Il y a quelques mois, Nathanaëlle Herbelin a présenté une nouvelle peinture au sein de l'exposition collective *Self Portrait* à la galerie Grimm (New York), et elle prépare un projet à l'international qui fera suite à une résidence en Chine. 🌱

Les Misérables



près d’une centaine de personnes. Production musicale extraordinaire et intemporelle, *Les Misérables* porte sur scène la célèbre œuvre de Victor Hugo, récit captivant de rêves brisés, d’amour non réciproque, de passion, de sacrifice et de rédemption. Rythmée par des chansons emblématiques, cette comédie musicale épique et édifiante détient le record de la comédie musicale jouée le plus longtemps à travers le monde. Portée par une troupe anglaise, cette imposante production implique plus 110 personnes, comédiennes, comédiens, équipe musicale et technique. À ne pas manquer !

Arena de Genève
Du 30 octobre et 3 novembre 2024

CONCOURS SPECTACLE

Gagnez une place pour le spectacle :

LES MISÉRABLES

en répondant à la question suivante :

Quelle est la date de publication de cette œuvre de Victor Hugo ?

Participez au tirage au sort en envoyant votre réponse à hayom@gil.ch en indiquant l’objet « Concours Hayom 93 », avec votre nom, prénom et adresse.

Liberté conditionnelle

Choisir. Acquérir. Enrichir.



La collection contemporaine du Musée Ariana a évolué considérablement ces dernières années, en se plaçant toujours plus aux croisements des arts appliqués, du design et de l’art contemporain. Cette exposition est conçue comme une rétrospective des œuvres acquises de 2010 à 2024, souvent en lien avec les nombreuses expositions contemporaines organisées durant cette période. Elle se veut le reflet de la démarche prospective très libre de l’équipe scientifique au cœur de l’actualité de la céramique suisse et internationale, afin d’acquérir une vue d’ensemble du développement de la scène artistique dans ce domaine. Une liberté toujours conditionnée par la générosité d’un-e mécène, car le musée ne dispose pas d’un budget d’acquisition. *Liberté conditionnelle* dévoile ainsi différents axes d’enrichissement de cette collection, dans les champs de la sculpture, de l’installation et des contenants. Elle témoigne, par sa répartition thématique, des obsessions et de la diversité de la création actuelle. Cet enrichissement, mené avec intuition, suscite des liens originaux – formels, techniques ou expressifs – avec les fonds anciens du musée.

Musée de l’Ariana
Du 28 juin 2024 au 2 mars 2025

CONCOURS EXPOSITION

Gagner un exemplaire de :

La Seconde Guerre Mondiale en BD – Récits complets

ou de

Madeleine, Résistante – Tome 3: les nouilles à la tomate

Participez au tirage au sort en envoyant votre réponse à hayom@gil.ch en indiquant l’objet « Concours Hayom 93 », avec votre nom, prénom et adresse.



La Seconde Guerre Mondiale en BD

Récits complets
De Arnaud De La Croix et Vicente Cifuentes

Plongez au cœur de l’Histoire à travers vingt chapitres captivants, révélant les dynamiques complexes qui ont transformé chaque point du globe en un théâtre d’opération. Redécouvrez au fil des pages les causes profondes du conflit, des alliances fragiles aux rivalités implacables dans un récit percutant qui éclaire l’héritage durable de cette période tumultueuse, invitant à la réflexion sur les leçons essentielles qu’elle peut offrir à notre époque.



Madeleine, Résistante

Tome 3: les nouilles à la tomate
De Madeleine Riffaud et Jean-David Morvan (texte) et Dominique Bertail (dessin)

1944. Madeleine, résistante, nom de code « Rainer » est arrêtée après avoir abattu un officier nazi. Un crime « terroriste », qui la condamne aux terribles

interrogatoires des Brigades spéciales, la police de Vichy. Et plus particulièrement à ceux du commissaire Fernand David. « David les Mains Rouges », traqueur d’« ennemis intérieurs » tels que les FTP-MOI du groupe Manouchian. Un préambule aux interrogatoires nazis, puis au terrifiant quotidien de la prison de Fresnes, avec pour seule échappatoire la perspective d’être fusillée... Torturée, encore et encore, Madeleine va-t-elle tenir, alors qu’à Paris bruissent des rumeurs sur la Libération ? *Madeleine, résistante*, ou l’authentique destin de Madeleine Riffaud, qui revient cette fois avec une précision implacable sur les tortures qu’elle a endurées dans les geôles vichystes et nazies, avec au bout du supplice, enfin : la victoire. Mettre en scène la torture sans volonté de choquer mais aussi sans l’amoinrir. Voici le défi relevé avec un brio, de manière poignante, par Morvan et Bertail dans ce troisième tome.



Nous vivrons – Enquête sur l’avenir des juifs

De Joann Sfar

Il y a le livre blanc de sinistre mémoire, le livre rouge petit et dogmatique, celui que je lis est bleu. Dès que j’ai appris sa naissance et son

nom : Nous vivrons, je sus que je ne pourrais m’en passer. Son père est écrivain-Mensch-dessinateur, père d’autres enfants dont le plus connu est le *Chat du rabbin*. Sa mère s’appelle vie, mais aussi mort, mort-vie, donc LA VIE. J’ai plongé dans ce grand bleu et j’aimerais vous y entraîner. Vous, ceux que j’aime et aussi ceux que je n’aime pas ou plutôt ceux qui ne m’aiment pas. Ceux qui vocifèrent dans les manifestations, brandissent des drapeaux dans les rues, ceux qui savent tout, qui n’ont aucun doute et surtout aucune connaissance. Ceux qui ne savent ni le nom du fleuve, ni celui de la mer et encore moins le nom du pays entre les deux. Puis ceux qui disent « ils sont partout », « ils dirigent le monde », « ils mentent », « ils utilisent la Shoah... qui du reste n’a pas existé... Six millions ? ». J’aimerais qu’ils lisent ce livre, mais ne vont-ils pas le brûler ? Ce livre bleu je le déguste page par page, mot par mot. On ne peut le lire comme un roman, comme d’un trait on boit un verre d’eau lorsque, assoiffé, on veut connaître la fin de l’histoire. Du reste l’histoire je la connais, même si j’en découvre d’autres chemins, d’autres secrets. J’en connais l’intrigue, pas la fin. Mais n’est-ce pas une histoire sans fin ? Non, ce livre bleu, je le déguste comme une boîte de chocolats. Ces chocolats que l’on veut seulement goûter, comme Sophie qui croque dans toutes les friandises apportées par son père. « Après cette page j’arrête, ce praliné c’est le dernier, je ne tourne pas la page, j’arrête là pour ce soir... non, je veux juste goûter ce dernier chocolat, les dessins de la page suivante ». Ces dessins qui vous regardent droit dans les yeux, les visages pleins de larmes, de tristesse, d’incompréhension, de souffrance, de sourires écorchés, les yeux vides, ou ivres de l’espoir désespéré de ceux qui ont trop vu, ces dessins qui vous implorent de regarder le suivant. Je cède, je frise l’overdose. J’ai hâte de terminer ce livre et de pouvoir le recommencer, le déguster plus finement, plus sereinement, sonder chaque mot comme on sonde une plaie, redécouvrir chaque découverte et savourer leur goût amer couleur d’agrumes qui ne seront pas récoltés, rechercher le sens des silences, des blancs, des phrases interrompues, des points d’interrogation. Un livre à recommencer. Comme l’autre livre que nous relisons sans cesse. Merci M. Joann Sfar.

Claire Luchetta-Rentchnik

L’Écho des promesses
De Melanie Levensohn

3 questions
à Melanie Levensohn



Votre roman est inspiré d’une histoire vraie. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Quand j’ai adopté le nom de famille de mon mari lors de notre mariage, je suis devenue l’homonyme de sa cousine. Mélanie Levensohn vivait en France en tant que jeune étudiante – comme moi d’ailleurs. En 1943 elle a été déportée à Auschwitz. Son père Lica a alors perdu tout contact avec elle et ne savait pas ce qui lui était arrivé. Plus tard, Lica s’est remarié et a eu deux autres filles. Cependant, la première fois qu’il a parlé à ses filles de Mélanie, c’était sur son lit de mort. Jackie, une de ses filles, a dû lui promettre de rechercher Mélanie. Et Jackie l’a fait, pendant dix ans. Elle a contacté de nombreuses organisations en Allemagne, en France et aux États-Unis. Personne ne pouvait dire avec certitude si Mélanie Levensohn avait survécu à Auschwitz ou non. Chez nous à la maison, il y a un classeur épais qui contient toutes les lettres et télécopies de Jackie. Lorsque j’ai trouvé ce classeur, je me suis plongée dans le triste sort de Mélanie. Un sort qui m’a inspirée pour écrire ce roman.

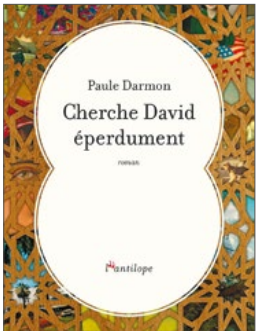
Comment avez-vous travaillé pour construire une histoire sur trois époques différentes ?

C’était une recherche immense ! Pour écrire d’une manière réelle et crédible sur l’occupation allemande en France, il fallait la connaître dans tous les détails. Combien coûtait une baguette ? Qu’est-ce qu’il y avait à manger dans les restaurants ? Comment fonctionnaient les cartes de vêtements ? Comment progressait la discrimination des Juifs ? J’ai lu sur cette époque tout ce que je pouvais trouver. D’abord des romans, ensuite des livres historiques. Grâce à Internet, j’ai eu accès aux journaux. J’ai étudié le Figaro de 1940-43 pour comprendre comment les développements politiques avaient été perçus en France. Le « Wegleiter » allemand m’a aussi beaucoup servi pour mon roman. C’était une sorte « d’Officiel des Spectacles » pour les soldats allemands stationnés à Paris. Grâce au « Wegleiter », chaque restaurant que mes protagonistes fréquentent, l’opéra qu’ils visitent et le film qu’ils regardent a vraiment eu lieu ce jour-là.

Quel personnage vous a le plus marquée durant l’écriture ?

Sans doute le personnage de Béatrice, une Française dans la quarantaine. Elle vit à Washington DC et travaille à la Banque mondiale comme attachée de presse. Sa vie est sur le point de basculer. Son patron est odieux et le job stressant. De plus, elle se trouve dans une relation sentimentale avec un homme qui ne la rend pas heureuse. Pourtant, elle n’a pas la force de rompre avec lui. Au début, Béatrice n’est pas un caractère très sympathique. On l’aperçoit seule, angoissée et centrée sur elle-même. Au cours du roman elle rencontre de nombreux défis qui la changent et la transforment. Elle comprend qu’elle tient son destin dans ses mains et que la vie nous donne des chances extraordinaires. Il faut juste les saisir pour trouver son bonheur – même si ce n’est pas toujours facile ...

Lire
notre sélection littéraire



Cherche David éperdument
De Paule Darmon

Je me suis dit : avec tout ce que tu as lu et encore à lire, documents, essais, sans compter les manuscrits de tes auteurs, jette tout de même un œil sur ce nouveau roman. Juste quelques pages pour voir ... Impossible de le lâcher. Trop grand plaisir de lecture. Quel bonheur de se laisser embarquer dans cette recherche exprimée avec ce style épatant, car Paule Darmon a un sens de la formule incomparable et jouissif. Une vieille carte postale exposée par un bouquiniste attire le regard de Claire : c’est elle sur la photo ! À Fès, quand elle avait quinze ans. Cette photo, elle ne la connaît pas. Qui donc a bien pu la prendre ? Serait-ce son premier amour, David Cohen ? Un amour qui lui a été arraché car elle, la non juive, ne peut épouser un Cohen, même si elle se convertit au judaïsme. L’histoire lui revient et, avec elle, le désir de retrouver David. De Fès à New York, en passant par Paris ou La Paz, Claire nous emporte dans la poursuite de son amour éperdu. Un roman qui m’a embarquée et emballée. Un vrai style ; un vrai souffle ...

Katia Joffo



Journal de guerre
C’est l’Occident qu’on assassine
De Gilles-William Goldnadel

Il ne s’agit ni d’un journal intime ni d’un journal officiel. Mais d’un journal de guerre. Guerre contre le désarroi personnel né un 7 octobre au réveil. Guerre contre la détestation des Juifs et de leur État. Guerre au jour le jour contre la nuit qui vient. Guerre contre la désinformation médiatique pour causes idéologiques, à commencer par celle de l’audiovisuel public. Cette idéologie anti-occidentale du double standard, cette préférence pour l’Autre, qui traite différemment l’immigré et le Français, le Palestinien et l’Israélien. Guerre contre une extrême gauche ayant sombré dans l’antisémitisme après son alliance avec l’islamisme. Guerre contre la folie qui s’est emparée de l’Occident en perdition à cause de la disgrâce d’un wokisme détestant les Français, en tant que Blancs. Une guerre totale. Argumentée, documentée, avec les armes de l’ironie mortelle et de l’humour léthal. Une guerre sans concessions menée par un avocat qui, parce qu’il aime tant la vie, a condamné cette haine qui nous menace de la peine de mort.



La Renommée
De Angie David

Pourquoi révéler dans un livre ce nom que, toute ma vie, je me suis évertuée à cacher ? Parce que c’est la seule chose intéressante en littérature, la seule chose qui compte, parler de ce dont on a honte. Mais c’est aussi parce que ce nom, qui était celui de mon père, ce nom, aujourd’hui, n’est plus le mien. Ce récit est là pour dire comment je me suis renommée, comment j’ai fait tomber le nom du père, ce bastion du patriarcat, en choisissant de porter celui de ma mère, jusqu’à ce que la loi m’autorise à devenir pleinement Angie David. Angie David est éditrice et écrivain. *La Renommée* est son sixième livre.



Violette et Stella
De Évelyne Bloch-Dano

Trois femmes, deux générations, une amitié de temps pleins et d’éclipses, des coups de foudre et des amants, une foule de déceptions, quelques postures de yoga, des nuits blanches : nous voilà embarqués dans le roman d’Évelyne Bloch-Dano. Nous vivrons avec ces trois personnages, deux amies d’enfance, Violette et Stella, et la mère de cette dernière, Anne, de 2007 à 2017. Féministe tendance zen, stoicienne souriante qui vit selon l’adage « toute souffrance à venir est à éviter », Anne, la narratrice, a épousé tous les combats de sa génération, de l’ashram en Inde aux utopies politiques, jusqu’à se sentir elle-même « une figurine de collection ». Stella, elle, évolue avec la volonté de ne pas ressembler à sa génitrice, passionnée par son travail, avide d’aimer mais collectionnant les déboires amoureux. Du mot bonheur, connaît-elle le mode d’emploi ? Son amie Violette, son âme sœur, ne lui ressemble en rien. Douce mais déterminée, elle a l’équilibre voluptueux des paysages de la Loire, où elle vit. Elle a choisi d’élever ses enfants, mais vient un jour où les questions se posent ...

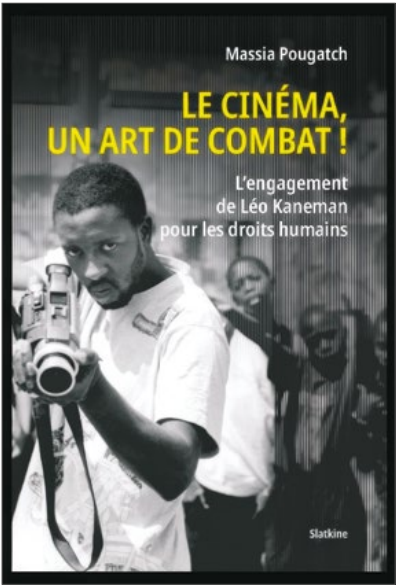
Lire
notre sélection littéraire
(suite)



Écrire sa Mère
De Robert Neuburger

Trop aimé-e ? Pas assez ? Comment survivre à une mère insuffisamment bonne ? Des écrivains ont trouvé la solution. Annie Ernaux, Nancy Huston, Delphine le Vigan, Marguerite Duras, Pascal Quignard, Hervé Bazin, Simenon,

Colette, Albert Cohen, Romain Gary, Saint-Exupéry, Amélie Nothomb, Eric-Emmanuel Schmitt, etc. Pour elles et eux, l’amour maternel n’a jamais été à la bonne place et ce fut un peu « l’amour en moins » ou « l’amour en trop »... La lecture et l’écriture ont été leur bouée de sauvetage. Fait curieux, après la mort de leur mère, ils ont tous écrit une autobiographie, comme la tombe où ils pouvaient placer leur mère, se réconcilier avec l’image maternelle. À défaut d’avoir eu une mère aimante, ils ont créé une mère aimable. Les rayons des librairies se sont enrichis de cet ouvrage passionnant qui n’est pas simplement une collection d’histoires. C’est aussi une exploration de la manière dont l’écriture peut servir de pont pour traverser les eaux tumultueuses des relations maternelles complexes. Dans *Écrire sa Mère*, le Dr. Neuburger présente une analyse fascinante de la vie et des œuvres de figures littéraires emblématiques telles qu’Annie Ernaux, Nancy Huston, Delphine de Vigan, et bien d’autres. Ce qui unit ces auteurs, au-delà de leur renommée, est leur usage de l’écriture comme outil de dépassement de blessures marquées par une relation avec une mère soit distante, soit envahissante. Leurs récits, parfois autobiographiques, souvent romancés, sont le témoignage de vies où l’écriture a joué un rôle cathartique et transformateur. Curieusement, mais peut-être pas étonnamment, tous ces auteurs partagent des parcours similaires : grands lecteurs dans leur jeunesse, nombreux sont ceux qui se sont réfugiés dans la rédaction de journaux intimes, utilisant leur imagination pour sculpter des récits qui non seulement racontent, mais guérissent. Le Dr. Neuburger préfère parler « d’émergence » plutôt que de « résilience ». Pour lui, ces écrivains n’ont pas simplement surmonté leurs souffrances, ils les ont sublimes, transformant des expériences douloureuses en œuvres littéraires qui touchent le cœur des lecteurs et résistent à l’épreuve du temps. Un livre pour tous ceux qui sont passionnés par la littérature, la psychologie ou simplement par l’exploration des dynamiques familiales complexes.



Le cinéma,
un art de combat

L’engagement de Léo Kaneman
pour les droits humains
De Massia Pougatch

De son enfance cachée chez des paysans du Berry durant la Seconde Guerre mondiale, au Festival international du film et forum sur les droits humains (FIFDH) à Genève dont il est le fondateur, d’une jeunesse pauvre et insouciante dans le Paris des années cinquante à son métier de décorateur, d’une expérience de vie en communauté dans un kibboutz et dans une commune à Genève, à son enseignement à l’École d’Architecture et à la réalisation de quelques films, Léo Kaneman, par ses multiples professions et engagements politiques, n’aura de cesse de faire sien le concept de résilience. Profondément marqué par la mémoire de son père et par les événements de Mai 68, passionné de politique, de cinéma et engagé à fond dans la défense des droits humains, il dira de cette vie active et riche qu’il la doit à son besoin constant de renouveau et à son obstination envers et contre tout. Outre le festival sur les droits humains de Genève qu’il a également implanté à Zurich et à Lugano, il a fondé le Festival Cinéma Tout Écran, actuellement le GIFF. Il sera récompensé par deux médailles, celle de chevalier de l’ordre des Arts et des Lettres et celle de « Genève reconnaissante ».

C’est à sa compagne de toujours que Léo Kaneman a confié le travail d’écriture de cette biographie, par ses analyses, en dialogue permanent avec elle sur la politique, sur les droits humains et le 7^e art ...



Fabien Gaeng
Tsit tsit

60 x 80 cm huile sur toile
Avenue des Alpes 90 bis
1820 Montreux
fabiangang@gmail.com



© Lucienne Allen

MUSIQUE

Ernest Bloch ou la musique de l'âme juive

**Si le nom d'Ernest Bloch n'a – hélas – pas été retenu
par l'histoire à sa juste valeur, son œuvre est toujours
interprétée de nos jours dans le monde entier.**

Patricia Drai

↑ Le compositeur avec
la partition de Avodath hakodesh

Né à Genève en 1880, il y débute son cursus puis, impressionné par le talent du violoniste belge Eugène Ysaÿe de passage dans sa ville natale, il devient son élève à Bruxelles. Ses pas le conduisent ensuite à Francfort puis à Paris, où il rencontre Claude Debussy.

De son union avec Margarethe Schneider naîtront deux filles et un fils. En 1905, son chemin croise celui d'Edmond Fleg et cette rencontre s'avère déterminante. En effet, grâce à l'écrivain juif, Ernest Bloch renoue avec ses origines jusqu'alors oubliées. L'année suivante, il étudie la Bible. Dès lors, l'œuvre du violoniste est marquée par des thèmes hébraïques et bibliques. Il déclare notamment : « Tout cet héritage juif m'a profondément marqué. Il a revécu dans ma musique. C'est l'âme juive qui me passionne ». En 1910, sur un livret de Fleg, il compose *Macbeth* qu'il crée à l'Opéra comique à Paris. Mais le succès n'est pas au rendez-vous... Sa déception est immense.

Durant quelques années, il enseigne au Conservatoire de Genève et à Neuchâtel

avant d'émigrer aux États-Unis, marqué par l'accueil plus que mitigé dans son propre pays. En 1924, il opte pour la nationalité américaine. Dans un premier temps enseignant à New York, il dirige ensuite l'Institut de musique de Cleveland puis le Conservatoire de San Francisco. Il revient séjourner quelques années dans sa Suisse natale, mais face à la montée du nazisme – ses partitions sont classées parmi les œuvres « dégénérées » en Allemagne – il rejoint définitivement les États-Unis notamment l'Université de Portland. Il déclare : « Je suis un mort qui se survit aux USA. De 1939 à 1943, je n'ai pas pu composer de façon suivie... La tragédie du monde m'obsédait et me paralysait ».

De fait, la tragédie qui frappe le peuple juif le plonge dans un état de sidération qui ruine toute inspiration. Désormais Ernest Bloch s'éloigne de l'agitation du monde et se ressource dans l'Oregon, à Agate Beach. En 1950, la ville de Chicago l'honore au cours d'un festival en son honneur pour son 70^e anniversaire marquant ainsi l'apogée de sa période américaine.

Les dernières années de son existence sont marquées par la maladie et quelques jours avant son 79^e anniversaire, le 15 juillet 1959, il est emporté par un cancer à l'hôpital de Portland. Compositeur talentueux et inspiré, il n'a assurément pas eu la reconnaissance méritée de son vivant. Pour autant, ses œuvres sont toujours interprétées aujourd'hui et son souvenir évoqué dans la littérature. Dans l'ouvrage de Renaud Meyer *Terre étrangère* (éditions Buchet Chastel) paru en 2023, la musique d'Ernest Bloch accompagne le lecteur tout au long du récit, vibrant à l'unisson des mots de l'écrivain. 🇮🇱

Quelques-unes de ses compositions les plus connues

- Trois poèmes juifs pour orchestre
- Symphonie Israël
- Trois poèmes juifs (à la mémoire de son père)
- Suite hébraïque
- Schelomo (à écouter sur l'album *Cantique* de la violoncelliste suisse Estelle Revaz)
- Méditation hébraïque
- Jewish song
- Prayer from Jewish life
- Deux suites pour violon seul (pour son ami Yehudi Menuhin)

« Tout cet héritage juif m'a profondément marqué. Il a revécu dans ma musique. C'est l'âme juive qui me passionne »



© Valérien Mazataud, Le Devoir

WOKISME

Wokisme, langage et judaïsme

Apparu en français en 2015, le terme « Wokisme » vient de l'anglais *Woke*, qui signifie être éveillé, en éveil par rapport aux injustices et aux discriminations contre certaines minorités réputées victimes de la société.

Alain Barthes

Wokisme et langage

Les trois domaines représentatifs de la doctrine Woke portent sur la domination, le rapport du langage à la réalité et la construction sociale. Les thèmes abordés concernent le genre, la race – catégorie habituelle aux États-Unis – et le cumul des identités victimaires, l'intersectionnalité. Leurs effets conjugués influent sur l'expression atténuée du langage par rapport à la réalité.

Tout est dans la Domination

La totalité des relations de discrimination des minorités a été théorisée dans une relation perpétuelle dominants/dominés, générant un séparatisme qui se cristallise actuellement sous la forme de communautés d'affiliation comme base de la société. Alors que l'Esprit des Lumières était essentiellement fondé sur l'individu et l'État, ce mouvement ne reconnaît que les communautés comme mode

d'organisation, communautés nécessairement soit victimaires soit coupables, il n'y aurait pas de troisième option.

Toute controverse de langage serait ainsi génératrice d'au moins une micro-agression. Nous sommes passés d'une analyse des intentions du locuteur (a-t-il voulu blesser ?) à celle de l'impact sur le récepteur, de son expérience ressentie de la violence des mots (s'est-il considéré comme blessé ?).

Tout est dans le Texte

La réalité n'existerait pas en dehors des mots. Selon Jacques Derrida, « il n'y a pas de hors-texte », c'est la représentation qui produirait la réalité et non l'inverse. L'interprétation de cette pensée aux États-Unis a amené à une survalorisation des effets politiques attribués au langage en tant que moyen de transformer la société. Pour la théorie Woke, seules les

→

consciences existeraient, en toute indépendance par rapport aux corps. De plus ces consciences fabriqueraient le monde, comme dans le monde virtuel.

La doctrine Woke a surinvesti le domaine du langage, mais hormis quelques exceptions, les mots ne sont pas des actes, et dans les faits la nouvelle norme de langage ne change pas grand-chose au Réel. Cette euphémisation du vocabulaire ne porte en rien sur la réalité qu'elle prétend transformer. Les nouveaux guides du langage équitable souhaitent faire disparaître certains aspects désagréables de notre société par simple décret linguistique.

- Tout est dans la Construction sociale**
Avec trois domaines couverts par la théorie Woke...
- La théorie du genre récuse la différence des sexes; l'identité de genre - déconnectée du corps - est ce par quoi l'on devrait se définir, et elle récuse aussi l'existence autonome des corps. Avec la théorie de la « fluidité de genre », sans identités sexuelles figées, il serait possible de se libérer du corps.
 - La théorie critique de la race s'applique aux civilisations qui ont connu le racisme (via l'esclavagisme) ou la colonisation; le racisme ne serait pas une faute individuelle mais une responsabilité collective des membres du privilège blanc à corriger et punir.
 - La théorie de l'intersectionnalité résulte d'un croisement entre race, sexualité et ethnicité, et rassemble les combats de toutes les identités minoritaires faisant l'objet d'oppressions individuelles multiples. Avec le transgenre, sommet de la pyramide, modèle d'avant-garde, libéré d'assignation corporelle (transgenre) et du poids du corps (transhumanisme).

Tout est dans la Domination : la totalité des relations de discrimination des minorités a été théorisée dans une relation perpétuelle dominants / dominés, générant un séparatisme qui se cristallise actuellement sous la forme de communautés d'affiliation comme base de la société.

Quelles différences avec le judaïsme ?
Le rôle du langage est présent depuis la Création du Monde. Si l'on se réfère au texte biblique, les choses furent d'abord nommées avant d'être créées matériellement. Certaines interprétations kabbalistiques indiquent même que c'est le mot qui aurait créé le Monde, et que le Mot serait la réalité, le Monde n'étant qu'une illusion.

Comment chacun des trois thèmes évoqués précédemment se mesure-t-il au judaïsme et à l'histoire juive, et comment leurs effets conjugués pourraient-ils affecter le langage ?

- « Tout est Domination », il est vrai que l'histoire des Juifs a été celle de la domination de leur communauté et de la violence qui s'est exercée sur eux, mais il s'agit d'un dominé qui a su s'organiser pour survivre à 2000 ans d'histoire diasporique. Une victime continuellement résiliente pour combler le grand écart entre ce qu'elle devrait être et ce qu'elle était en réalité. Victime et dominant la situation à la fois, aux antipodes de la théorie Woke de la situation figée du Dominé OU du Dominant.
- « Tout est dans le Texte », l'expérience juive rejoint bien cette thèse de la déconnexion du réel, rien en dehors du texte. Toutefois, à la différence de Derrida pour lequel il existerait une infinité d'interprétations du fait d'une

signification du texte indéterminée, la vision du judaïsme dans le « Tout est dans la Torah » est que cette même infinité d'interprétations fait partie de l'intention divine initiale.

- « Tout est dans la Construction Sociale », c'est là où la divergence est la plus sensible. La théorie Woke conduit à la réalisation ultime du « self-made human », de l'être qui se construit lui-même (transhumanisme), un néo humain auto-créé, nouveau divin et symbole de l'avenir de l'humanité. À la différence du judaïsme qui insiste sur le double effet de la nécessité de l'action de l'être humain et de ses limitations sur terre.

Ainsi, sur ces trois points, le judaïsme accepte les dualités inscrites dans l'être humain quand la théorie Woke les réduit à un seul aspect en lutte contre son opposé : la Victime contre le bourreau, l'Indétermination par rapport au Sens des choses, l'Humain remplaçant la divinité.

En conclusion, les effets conjugués de ces trois « Tout » résultent dans la théorie Woke plutôt en une *contraction* : l'euphémisation du langage afin de ne heurter personne. Dans le judaïsme, il s'agirait plutôt d'une *expansion* et de l'acceptation de la controverse, de « désaccords constructifs » non réductibles à l'une des parties, afin que le langage se nourrisse perpétuellement et puisse être mieux connecté au réel. 🌱

© Maria Brooklin



INTERVIEW EXCLUSIVE

Reymonde Amsellem : égérie de la vitalité du cinéma israélien

Nathalie Hamou

Sept Bénédictions, un film tour à tour drôle et intimiste, raconte l’histoire d’une famille israélienne d’origine marocaine qui se retrouve pour les repas rituels organisés lors de la semaine suivant un mariage juif. Au cœur de l’intrigue figure une pratique singulière au sein de cette communauté et quelque peu tabou : la maternité de substitution ou le fait de « donner » des enfants à des couples incapable d’en avoir.

À gée de 46 ans, Reymonde Amsellem, qui est apparue dans une vingtaine de films en l’espace de deux décennies, avait découvert ce sujet en faisant des recherches sur l’histoire de sa propre famille, pour cette œuvre dont elle a coécrit le scénario avec sa cousine germaine, Elinor Sela. Moins de quinze jours après la cérémonie des prix Ophir (l’équivalent des César français), qui a décerné dix récompenses à *Sept Bénédictions*, la comédienne est passée d’un sentiment d’exaltation lié à cette consécration à l’effroi le plus total consécutif aux massacres du 7 octobre. Reymonde Amsellem que le monde avait découverte en épouse kamikaze, dans *l’Attentat* (2013) du cinéaste libanais Ziad Doueiri, adapté du best-seller du romancier algérien Yasmina Khadra, venait de s’illustrer dans *The Future* (2023), un film signé Noam Kaplan et se déroulant dans l’ombre du conflit israélo-palestinien.

Rencontre dans le Sud de Tel-Aviv, non loin du quartier de Jaffa, habité par des résidents juifs et arabes, où l’actrice a élu domicile.

Vous avez accumulé les récompenses ces derniers mois, d’abord avec les Ophir en Israël, mais aussi à New York, où la Fédération séfarade américaine vous a attribué le prix Ronit Elkabetz (Ndlr: la grande actrice israélienne disparue en 2016). Quelle est la place de votre identité dans votre parcours ?

Je me définis à la fois comme juive, israélienne, arabe, marocaine et à mes yeux, l’ordre de ces attributs importe peu. J’ai grandi à Jérusalem, dans une famille traditionaliste d’origine marocaine. Et j’aime vivre à Jaffa, un quartier qui me rappelle cette ville, avec sa mosaïque de résidents religieux, laïcs, juifs et arabes. Je n’ai pas appris à parler l’arabe à la maison, mais j’aime la culture orientale, et me suis donc lancée dans l’apprentissage de la langue. À un moment donné de ma carrière, on m’a suggéré de changer de nom. Mais il n’en a pas été question. Le prix Ronit Elkabetz récompense les femmes orientales et c’est une occasion de faire connaître leur complexité, leur force et la fascination qu’elles peuvent

exercer. La regrettée et immense comédienne, Ronit Elkabetz et son frère Shlomi Elkabetz, dont je suis proche, sont à la fois des pionniers dans leur approche de cette thématique et une inspiration.

Comment est née la genèse du film *Sept bénédictions* ?

Cette œuvre est une affaire de famille à plus d’un titre. Puisque ce sont des membres de ma famille qui interprètent des rôles clés, que leurs mères et tantes leur ont prêté des caftans marocains pour le film et qu’elles ont même cuisiné des plats traditionnels pour les scènes à table.

Dans quel état d’esprit avez-vous abordé le sujet sensible des « enfants prêtés » avec vos proches ?

Pour Elinor Sela comme pour moi, ce film a été conçu comme une lettre d’amour à la génération de nos grands-parents et à notre communauté. La culture judéo-marocaine n’existera plus dans quelques années, à mesure que leurs descendants s’éloigneront de ces racines et s’imprèneront toujours plus de la culture locale.

↓ Image tirée du film *Sept Bénédictions*



↑ Image tirée du film *Sept Bénédictions*

Mes enfants, par exemple, sont « (juste) israéliens ». Nous n’avons porté aucun jugement en abordant le sujet de la maternité de substitution, qui est spécifique à notre communauté. Mais ce qu’il me paraît intéressant de souligner, c’est que nous avons fait un film sur une blessure de famille, ou une famille blessée. Et cette thématique revêt une portée universelle, qui parle à un large public. Le film a d’ailleurs été tourné en quatre langues : hébreu, arabe-marocain, français et langue des signes !

Comment a réagi le public israélien lors de sa sortie en salles ?

Pendant les projections, les Israéliens ont souvent réagi avec leurs tripes, faisant état devant nous d’expériences similaires au sein de leur famille. Il y a quelque chose, dans ce film, qui touche le cœur des gens. Beaucoup d’hommes sont venus nous voir pour nous dire qu’ils ne pleuraient jamais au cinéma, mais qu’ils avaient pleuré lors de ce film.

Dans *The Future* (2023) de Noam Kaplan, et dans un tout autre registre, vous avez aussi décroché un rôle principal, qui vous a valu une seconde nomination pour le prix Ophir de la meilleure actrice.

Celui d’une scientifique israélienne qui a développé un algorithme conçu pour identifier les terroristes palestiniens potentiels, prédire leur comportement et déjouer les attaques terroristes à temps. Ce film est aussi sorti en Israël quelques semaines avant le 7 octobre...

En effet et sa sortie en salles a également été stoppée net à l’étranger en raison de ces événements dramatiques. Il n’a pas non plus suscité les mêmes échanges avec le public. Ici, la période est compliquée. Il est important à mes yeux que le cinéma montre « l’autre côté » du conflit. Mais depuis le 7 octobre, les Israéliens n’ont pas suffisamment de place dans le cœur pour voir et entendre la souffrance de l’autre. J’ai la chance de vivre dans un quartier mixte, mêlant Juifs et Arabes, et je peux voir qu’ici les familles aiment leurs enfants. Je perçois davantage les ressemblances que les différences, et je sais que nous, Israéliens, avons aussi nos « extrémistes ». Mais *The Future* qui a été tourné six mois avant *Sept Bénédictions*, ne correspond pas forcément aux attentes du public israélien. Depuis les attaques terroristes et la guerre à Gaza, tout le monde ici souhaite s’échapper du réel.

Il y a tout juste un an, la comédienne et coscénariste de *Sept Bénédictions* a reçu le prix de la meilleure actrice pour ce long métrage, sacré meilleur film israélien.

Vous êtes également à l’affiche du film *Testament : l’histoire de Moïse* diffusé sur Netflix

Oui, et nous avons vécu une expérience peu commune à l’occasion de cette production internationale réunissant des Israéliens, des Américains, et des Turcs. Une partie de l’équipe a en effet été touchée de plein fouet par le tremblement de terre survenu en Turquie pendant le tournage, qui a commencé début 2023 à Ouarzazate.

Comment voyez-vous l’évolution de la création et de votre profession en Israël depuis le 7 octobre ?

Le métier d’artiste est difficile, je le constate encore au bout de vingt ans de carrière, il n’a rien d’un privilège et doit absolument perdurer. La création tend un miroir qui reflète l’humanité et la complexité israélienne. C’est une nécessité absolue dont aucun peuple ne peut se passer, surtout après une année pareille. Sur le plan personnel, je ressens un grand désespoir, notamment lié à la situation des otages à Gaza, mais je garde l’espoir d’un changement. Notre peuple est formidable, il existe une véritable solidarité dans le monde juif, malgré nos divisions.

Quels sont vos projets ?

Je travaille notamment à l’adaptation théâtrale de *Sept bénédictions*, en collaboration avec l’incubateur du théâtre Cameri (à Tel-Aviv), ainsi qu’à une suite cinématographique de ce film qui inclura peut-être une Bar-mitzvah à Paris ! 🇫🇷

ENTRETIEN

Le grand rabbin ukrainien, Moshe Azman, répare les âmes entre deux guerres

En février dernier, il est monté à la tribune de la soirée de gala de la convention annuelle autour de l'éducation juive de la Fondation Yael, initiée par l'entrepreneur d'origine ukrainienne Uri Poliavich, l'un de ceux qu'il a ramenés au judaïsme. Et à l'issue de son discours, ce géant à la barbe grise et touffue a eu droit à des applaudissements nourris. Tant par son apparence charismatique que par son parcours, le grand rabbin d'Ukraine Moshe Azman, 58 ans, ne peut, il est vrai, laisser indifférent.

Propos recueillis à Paphos par Nathalie Harel

Ce natif de Leningrad, actif dans sa jeunesse dans le mouvement des « refuzniks », a immigré en 1987 en Israël, et travaillé au « Beit Chabad des Juifs de Russie » quatre ans plus tard, lors de la grande Aliyah des ressortissants de l'ex URSS. Il œuvre pour l'accueil des enfants juifs de Tchernobyl, afin de leur porter une assistance psychologique et médicale. Envoyé en 1995 comme émissaire avec son épouse à Kiev, il y est nommé rabbin par l'organisation privée *All-Ukrainian Jewish Congres*. En 2014, en réponse à la première invasion russe de l'Ukraine, qui occasionne le déplacement de milliers de personnes, Moshe Azman a établi le village de réfugiés Anatevka, une structure dont ont bénéficié des centaines de réfugiés juifs.

Lors de l'invasion russe en Ukraine en février 2022, il joue aussi un rôle de premier plan dans l'évacuation de plus de 40'000 réfugiés. Ferme opposant face à l'invasion russe, il s'est confié au magazine américain *Newsweek* sur les

crimes de guerre commis par les soldats russes sur des civils et a diffusé plusieurs vidéos virales dans lesquelles il exhortait les Ukrainiens à résister à l'occupation. Son organisation a supervisé une vaste distribution d'aide, notamment de la nourriture, des vêtements, de l'aide médicale, de l'eau, du matériel médical et des générateurs. Il s'est coordonné avec l'organisation humanitaire *Yad Sarah* pour organiser l'envoi de fournitures médicales en Ukraine. L'homme qui depuis deux ans et demi vit littéralement au rythme de deux terribles conflits, l'un impliquant la Russie, l'autre le Hamas, s'est livré à *Hayom*.

Comment avez-vous vécu les événements du 7 octobre ?

Je n'ai guère été surpris par la nature des attaques du Hamas. Les Israéliens sont longtemps restés aveugles. Ils ont refusé de voir. Je me suis rendu dès que j'ai pu sur les bases militaires aux frontières de la Bande de Gaza et du Liban pour soutenir les soldats de Tsahal. J'aurais bien évidemment fait partie des réservistes

si on m'avait appelé. J'ai beaucoup aimé ma période de service militaire en Israël...

Dans quelles circonstances avez-vous fait l'armée ?

J'ai servi dans l'unité *Magav* (gardes-frontières). J'étais déjà père de famille donc on ne m'a pas enrôlé pendant trois ans. C'est très important pour moi de faire partie des conscrits. En Israël, où ce sujet de l'égalité du « fardeau militaire » fait rage en pleine période de guerre, tous les Juifs religieux qui n'étudient pas à plein temps dans des écoles talmudiques devraient faire de même. Certains de mes enfants ont d'ailleurs fait leur service militaire obligatoire dans des unités combattantes.

Ces deux guerres présentent-elles une articulation ?

Le même mal se cache derrière les deux conflits. Il existe un nouvel « axe du mal » comme celui de l'Axe pendant la Seconde Guerre mondiale. Ou pour le dire autrement, Israël et l'Ukraine combattent tous deux un mal qui est à l'origine des guerres qui leur ont été



© Nathalie Harel

↑ Le grand rabbin **Moshe Azman** montrant la photo de son fils enrôlé dans une unité combattante de Tsahal.

Lors d'une convention nationale autour de l'éducation de la Fondation Yael, le grand rabbin d'Ukraine a reçu une médaille de reconnaissance pour ses actes d'héroïsme lors de la tentative d'occupation de Kiev, de l'évacuation des blessés vers les hôpitaux à la fourniture d'une aide humanitaire à de nombreux réfugiés, ou le lancement d'une clinique mobile gratuite à Kiev, « sous de violents bombardements avec un réel danger pour la vie ».

La véritable victoire contre les ennemis du peuple juif passe par l'éducation.

imposées. La Russie, l'Iran, la Corée du Nord et la Syrie font partie de cet axe. L'Iran fournit des munitions à la Russie pour les utiliser contre l'Ukraine et le Hezbollah a utilisé les systèmes d'armes Grad, Katyusha et Kornet de fabrication russe pour attaquer le nord d'Israël. Je ne peux d'ailleurs m'empêcher de remarquer que la date du pogrom du Hamas dans le sud d'Israël, le jour de *Simha Torah*, est également celle de l'anniversaire du président russe Vladimir Poutine.

Quels enseignements tirez-vous de cette période de guerre longue simultanée et multi fronts ?

Israël et l'Ukraine ont besoin de plus de connexions et d'apprendre mutuellement leurs stratégies et tactiques. L'Ukraine défend le monde libre contre les barbares et n'a d'autre choix que de continuer à se battre. Nos ennemis se disent antifascistes mais agissent comme des fascistes.

Comment les Ukrainiens juifs ont-ils vécu ces deux conflits ?

Il y a encore beaucoup de Juifs ukrainiens dans le pays, des patriotes, des personnes âgées qui ont passé toute leur vie en Ukraine et ne voulaient pas partir, ou qui ne le pouvaient pas à cause de la conscription obligatoire. Il y a aussi ceux qui sont revenus. Il y a des Juifs qui servent dans l'armée, il y a ceux qui sont tombés au combat, qui ont été blessés. Notre communauté a fait ce qu'elle pouvait pour les soutenir.

Quelle est votre vision sur le plan sociétal ? Comment réparer les âmes et redonner espoir ?

La véritable victoire contre les ennemis du peuple juif passe par l'éducation. L'importance de cette mission éducative est la raison pour laquelle j'ai fait le voyage pour assister à la conférence de la Fondation Yael, où j'ai prononcé un discours sur ce thème. Sachant que par ailleurs mon fils, le Rav Shmuel Azman, fait partie des dirigeants de cette fondation, et que ma famille est proche des cofondateurs et philanthropes Uri et Yael Poliavich. C'est notre victoire : l'éducation sur la tradition et l'histoire juive. 🕯

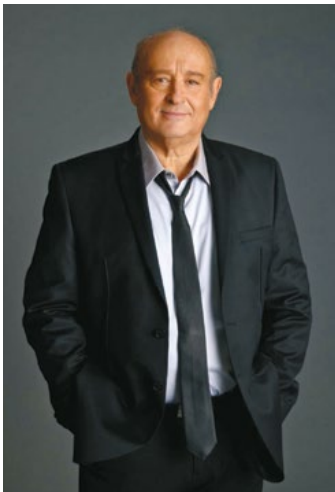
S. K.

Michel Jonasz

En mars, on vous annonçait la tournée européenne du chanteur de jazz, avec ses nombreuses dates à travers le monde, vous encourageant à vous diriger vers Cornavin ou l’aéroport, afin de le retrouver dans une de ces salles.

Il semble qu’une ou plusieurs dates s’ajoutent. Est-ce que cela valait une mention particulière ? Oui, si l’on tient compte du fait que ce(s) concert(s) auront lieu en

Israël ! À une époque où l’artiste israélien Matisyahu doit annuler ses concerts, menacé aux États-Unis, où Eden Golan s’est bunkerisée et où les vols pour Tel-Aviv semblent échapper à la vue des artistes internationaux, ce courage et cet enthousiasme de Michel Jonasz sont à souligner.



© Stéphane Vivier



Frank Sinatra

En parlant de grand crooner, au début des années 1960, Frank Sinatra, alors icône d’une nation et aussi connu à Las Vegas pour sa voix que ses poings, entre dans une petite

salle de spectacle pour voir l’humoriste Don Rickles.

Lequel lui balance de suite : « Frank, oublie la scène, ta voix est morte ! » Craignant une balle perdue, les spectateurs se baissent. Mais Sinatra rit et devient même très ami avec Rickles. Trente ans plus tard, Scorsese demande à Rickles de jouer avec Robert de Niro dans *Casino*, en hommage à ses triomphes à Las Vegas. Lors d’une soirée hommage à Rickles qu’ils organisent peu de temps avant sa mort, Scorsese et De Niro se moquent de son amitié avec Sinatra. La boucle se bouclant, le réalisateur culte prépare un biopic consacré à Sinatra, avec son autre acteur fétiche ... Leonardo DiCaprio ! Qu’on aurait peut-être plutôt vu pour reprendre le rôle de James Bond, Daniel Craig refusant de repartir en mission.

Mrs Maisel

En parlant de qui est légitime pour incarner quoi, de cette fâcheuse tendance à estimer qu’on ne peut que s’identifier avec un semblable ayant la même taille d’orteil ou achetant la même tresse (ou *halot* pour les lecteurs non helvétisants parmi vous) chez le même boulanger, devinez qui vient de remporter encore un grand succès ?



© Philippe Antonello, Prime Video

La série *The Marvelous Mrs. Maisel* ! Où Rachel Brosnahan, qui n’est pas juive et est née deux générations après son personnage, incarne à merveille une Juive humoriste des années 1960. Laquelle ne lutte pas face aux accusations de réappropriation culturelle, mais contre de nombreuses autres injustices, dont le rejet des femmes sur scène. Celle qui a déjà gagné une dizaine de prix pour le rôle principal de Miriam Maisel a été nommée en 2024 pour le Golden Globe, l’Emmy et le Screen Actors Guild ! Comme quoi, heureusement, pour un rôle juif le talent artistique prime encore sur la ketoubah ...



© JJ Reddington, Buzzfeed News, Redux

Julia Garner

En parlant de winners d’Emmy et de Golden Globe faisant face à des procès en légitimité, la grande actrice Julia Garner a son lot.

Elle a été choisie pour incarner une version féminine du Surfer d’argent. Ce personnage Marvel iconique ressemblant un peu à un Zarathoustra nietzschéen galactique, traverse le cosmos pour comprendre et aider ses populations et en revient souvent déçu. Nous n’avons pas encore réussi à recevoir l’exclusivité *Hayom* pour l’interview du président de la planète d’où est originaire le Surfer d’argent, mais le fait qu’une femme incarne le rôle ne semble pas traumatisant pour ses habitants. Garner, qui a été révélée avec le rôle de Ruth Langmore dans la série *Ozark*, fait face à un autre (af)front : sa mère est israélienne et elle soutient la libération des otages, deux raisons donc pour certains de lui nier toute humanité et encore plus une extra-terrestrialité dans le rôle du Surfer d’argent. Espérons (ou pas) pour les antisémites cardiaques qu’ils n’apprendront pas que ce personnage a été créé par deux Juifs : Stan Lee et Jack Kirby !



James Bond

En parlant de succession pour le rôle de 007, on peut aujourd’hui affirmer ceci : il s’agira plutôt d’un Britannique.

Soit Idris Elba (révélé dans *The Wire*), Tom Hardy (le personnage hassidique mafieux dans *Peaky Blinders*) ou ... Aaron Taylor-Johnson ! Ses chances semblent grandes. Loin du flegme d’un Sean Connery, il ressemble à un hassid timide et inquiet. Ce serait une immense opportunité pour celui qui fut d’ailleurs révélé dans *Kick Ass*, incarnant le rôle d’un enfant effacé et inquiet rêvant de devenir un super héros. Et pour ceux qui douteraient de la capacité d’un Juif à incarner James Bond, Paul Newman leur recommanderait de regarder dans ses yeux pour savoir s’il est possible d’être un vaillant officier de Sa Majesté, comme il le fit dans *Exodus* ...

© Wikipedia



Amy Winehouse

En parlant de gens haineux et frustrés, les énerguumènes antisémites témoignent de leur capacité à ne pas distinguer les cibles, qu’elles soient vivantes ou mortes, de chair ou d’art.

Ainsi, la statue d’Amy Winehouse, située dans le quartier londonien de Camden, a été vandalisée. La Magen David qu’elle porte autour du cou a été recouverte d’un drapeau palestinien. Seul souci pour les haineux en quête de quinze secondes de gloire warholienne : leurs actes ne font que renforcer l’appréciation de l’art de la victime. Comme en a témoigné l’immense élan de sympathie à l’Eurovision lorsque la plupart des votants des pays européens ont attribué un maximum de points à Eden Golan, choqués par le déferlement de haine et de menaces de la foule et des autres candidats. Même nos statues chanteront à nouveau ...



Guila Clara Kessous

Pour celles et ceux qui ne le sauraient pas, Guila Clara Kessous – que le GIL a eu l’immense plaisir de recevoir dans ses murs – cumule les mandats.

Actrice, réalisatrice, auteure, elle œuvre par le travail de la dramathérapie comme artiste pour la Paix à l’Unesco. On sait peut-être moins qu’elle enseigne la dramaturgie française à Harvard, ou encore qu’elle a fondé et dispense sa propre méthode de coaching basée sur l’approche de l’intelligence émotionnelle du Dr Paul Ekman. Et ce n’est pas tout : Guila est à l’origine de la création de la Journée internationale des Droits des Femmes et collabore depuis dix ans avec le Prix Nobel de la Paix Denis Mukwege en mettant sa pratique artistique au service de la guérison de femmes victimes de sévices sexuels au Congo. On lui doit aussi l’initiative

d’alliances diplomatiques à la suite de la signature des « Accords de Sarah et Hajar », pendant féminin des Accords d’Abraham, ce qui lui vaut d’être présentée par une autre Prix Nobel de la Paix, Shirin Ebadi, pour le Prix Nelson Mandela des Nations Unies. Cette profusion d’actions lui a valu tout récemment et durant le Festival de Cannes de recevoir le Prix Women Empowerment du Better World Fund. Déjà distinguée en France de l’ordre de Chevalier des Arts et des Lettres, la voici depuis juillet titulaire de la Légion d’Honneur ! What else ? Mazal Tov !



© Sri Aurobindo Ashram

PORTRAIT

Mirra Alfassa : une pionnière engagée

« Il devrait y avoir quelque part sur la Terre un lieu dont aucune nation n’aurait le droit de dire : « il est à moi », où toute bonne volonté ayant une inspiration sincère pourrait vivre librement en tant que citoyen du monde ; un lieu de paix, de concorde et d’harmonie ».

Patricia Drai

↑ Mirra Alfassa

Ainsi s’exprimait, dès 1954, la Française Mirra Alfassa – Blanche Rachel Mirra – appelée « La Mère », ou encore « Douce Mère ». Fondatrice de la cité d’Auroville en Inde, elle était née à Paris le 21 février 1878 dans une famille juive bourgeoise, d’un père turc et d’une mère égyptienne. Exilés en France, ses parents font preuve d’ouverture et d’éclectisme dans l’éducation de leur fille : elle se passionne pour la littérature, la peinture, la musique puis le bouddhisme. Elle étudie la philosophie et possède des dons exceptionnels en occultisme. Elle se lie d’amitié avec Alexandra David-Néel, écrivaine et pionnière exploratrice du bouddhisme, rencontrée lors d’une conférence.

À 19 ans, elle épouse le peintre Henri Morisset. Ils ont un fils, André, mais divorcent quelques années plus tard. C’est avec son second époux, Paul Richard, militant investi au sein de la Ligue des droits de l’homme et du citoyen, qu’elle découvre l’Inde en 1914. Ils se séparent en 1920. À Pondichéry, son chemin croise celui de Aurobindo Ghose, appelé Sri Aurobindo, philosophe, poète et écrivain spiritua-

liste, l’une des personnalités politiques les plus influentes de l’Inde du XX^e siècle : « Il a tourné la tête vers moi et j’ai vu dans ses yeux que c’était lui » avoue-t-elle. Quant à lui, il évoquait ainsi leur lien : « La conscience de la Mère et la mienne sont une seule et même conscience ».

Après plusieurs voyages au Japon et en France, Mirra s’installe définitivement à Pondichéry en 1920 et se consacre entièrement à la poursuite de l’œuvre de Sri Aurobindo, qui se retire en 1926. Il confie à la Mère la charge des disciples de l’ashram et c’est elle qui veille désormais au développement matériel et spirituel de la communauté. Après le décès de Sri Aurobindo, en 1950, elle assume toutes les responsabilités. Elle crée un Centre d’éducation international qui accueille de très nombreux enfants. L’enseignement dispensé est riche et varié et les activités sportives quotidiennes permettent de tonifier le corps soumis aux forces spirituelles.

L’engagement de la Mère est tel que la communauté deviendra un lieu de recherche unique, un véritable terrain d’essai pour mettre en œuvre sa vision. En 1965, la Mère décide de lancer le projet d’Auroville, la cité de l’Aurore, à quelques kilomètres de Pondichéry. Dédiée à la réalisation de l’unité humaine, Auroville est inaugurée officiellement le 28 février

1968, en présence de 5’000 personnes. Conçue par un architecte français, Roger Anger, elle est construite autour du Matrimandir, une sphère dorée, symbole de la Mère universelle et lieu de méditation. Mirra Alfassa décède le 17 novembre 1973 à l’âge de 95 ans laissant derrière elle son héritage, littéraire et spirituel, inégalable.

Cité expérimentale soutenue dès sa création par l’Unesco et le gouvernement indien, fortement engagée dans l’écologie – avec plus de deux millions d’arbres plantés –, Auroville accueille aujourd’hui plus de 3’000 habitants venus de diverses régions d’Inde et du monde – dont près de 500 Français. Mais depuis 2021 l’harmonie de la ville semble quelque peu compromise. En effet, le gouvernement nationaliste du Premier ministre indien Narendra Modi souhaite reprendre en mains Auroville, mettant en péril son avenir même.

Plus de 50 ans après la création d’Auroville, le projet originel de la Mère, parfois mis à mal par ses détracteurs, risque-t-il d’être anéanti par l’autoritarisme du gouvernement et le saccage écologique actuellement à l’œuvre ? La question reste entière... 🌱

Faites d'Israël votre héritier

En faisant un legs en faveur de KKL-JNF Suisse, vous créez un lien avec Israël pour l'éternité.

Pensez-y dès maintenant.

Dans le cadre d'un entretien confidentiel, nous vous conseillons et vous accompagnons dans votre démarche.

En outre, sur simple demande, nous nous ferons un plaisir de vous envoyer notre brochure d'information.



Fonds National Juif (Suisse) · Keren Kayemeth Leisraël
Téléphone: 044 225 88 00 | E-Mail: legs@kklsuisse.ch

Depuis 1901, le KKL-JNF s'engage pour la nature et la qualité de la vie en Israël.



Schweizer Gesellschaft der Freunde
des Weizmann Institute of Science



European Committee of the
WEIZMANN INSTITUTE
OF SCIENCE

Shana Tova

La Société Suisse des Amis et le Comité Européen de l'Institut Weizmann des Sciences vous présentent leurs meilleurs vœux ainsi qu'à vos proches.

Que cette année amène une paix durable et nous permette de poursuivre la construction d'un avenir bénéfique à l'humanité au travers de l'innovation et de la curiosité.

La Société Suisse de
l'Institut Weizmann
des Sciences
weizmann.ch

Comité Européen de
l'Institut Weizmann
des Sciences
www.ecwis.org

INTERVIEW EXCLUSIVE

Nathan Devers: l'OVNI philosophique

« Je suis heureux, ému, de me trouver en Israël en cette période ». C'est avec ces mots d'une grande simplicité que le philosophe français Nathan Devers s'est adressé à son auditoire réuni en mai à l'Institut français d'Israël de Tel-Aviv, alors que le pays était toujours plongé, à Gaza, dans une guerre de longue durée.

Nathalie Hamou



↑ Nathan Devers

Venu ce soir-là pour présenter son cinquième ouvrage, *Penser contre soi-même* (paru en janvier dernier aux éditions Albin Michel), le jeune auteur, qui n'a pas encore soufflé ses 27 bougies, en était déjà à sa quatrième visite dans l'État hébreu depuis le 7 octobre, initiée cette fois par l'Alliance Kol Israel Haverim. Normalien, agrégé de philosophie, éditeur de la revue *La Règle du Jeu*, chroniqueur de l'actualité sur plusieurs chaînes françaises, Nathan Devers a sillonné le pays pendant plusieurs jours, faisant oublier son statut de « célébrité », et révélant surtout une personnalité attachante et complexe. Le bruit de grandes explosions, doublé des interceptions de roquettes tracées dans le ciel, a conclu l'entretien qu'il nous a accordé dans un café en bord de mer. Interview exclusive pour *Hayom*.

Par un incroyable concours de circonstances, vous avez vécu le 7 octobre depuis Beyrouth...

Oui, j'avais été invité au Liban pour parler de mon roman *Les liens artificiels* (Albin Michel), qui a été traduit en arabe et a été consacré par les étudiants du « Choix

Goncourt de l'Orient 2022 ». Il s'agit d'un prix lancé par l'Agence universitaire de la francophonie au Moyen-Orient en partenariat avec l'Institut français du Liban et ceux de la région. Ce terrible samedi, j'ai vu de mes yeux des scènes de liesse à Beyrouth, des milliers de gens ont célébré l'événement.

Dans *Les liens artificiels*, vous avez présenté votre vision critique des réseaux sociaux, et transmis un « cri d'angoisse vis-à-vis des nouvelles technologies qui nous dépossèdent de nous-mêmes et nous privent du réel ». Dans un tout autre registre, *Penser contre soi-même* parle de la sortie de soi.

J'ai commencé à rédiger ce texte un soir de Kippour, sans conscientiser le geste d'écrire un livre... J'avais oublié ce que signifiait Kippour. J'ai voulu écrire pour moi-même, mais pas pour « raconter ma life » comme on dit. Pour assumer l'emploi du « je » sans tricher, pour illustrer que dans la vie, il n'y a pas de vérité absolue, pour assumer la dimension littéraire, qui est au cœur de toute quête spirituelle

aussi. Pour réconcilier l'écriture littéraire nourrie de sentiments et l'écriture philosophique à base de concepts froids et désincarnés.

Ce récit raconte votre éloignement de la religion, tous les faits relatés sont vrais, sans leur chronologie...

Je suis parti d'une interrogation : comment peut-on passer de « Juif de Kippour »... à rien, quand vient la dernière prière du soir. J'évoque la synagogue de l'ENIO (École normale israélite orientale) tout comme le lycée confessionnel, que j'appelle « Betham », que j'ai fréquenté et dans lequel j'étais. J'ai pris mes distances avec la religion, mais je n'ai pas rompu avec le judaïsme, ni avec l'être juif. Et je raconte ce moment nécessaire de prise de distance avec mon identité. Les existences sont des quêtes de sens alimentées de rencontres humaines, pas forcément intellectuelles. C'est l'autre qui me fait avancer, me contrarie, me trouble, me fait bouger. Les autres, comme les lieux, génèrent des expériences majeures. Les villes sont des esprits incarnés.

Quel rapport entretenez-vous avec Israël ?

Cela a d'abord été pour moi un lieu imaginaire, religieux, mystique. Puis un lien de cœur, un lieu traversé par l'exceptionnel et par des mots. Et aujourd'hui, cela me fait un bien fou d'être là.

Pour revenir au 7 octobre, que peut amener la parole philosophique face à un tel surgissement de violence ?

La philosophie n'offre pas forcément une réponse. Je peux vous renvoyer au texte du philosophe israélien (Ndlr : et commissaire de la Nuit de la Philosophie de Tel-Aviv), Raphael Zagury-Ory, *Perdre sa voix*, paru dans la foulée de l'attaque sanglante, et qui parle de l'incapacité de penser cet événement. Quel terme employer : massacre, attentat ? Ce qui s'est passé est fondamentalement insensé. La philosophie est une démarche d'humilité, qui dit : essayons de penser cet événement incompréhensible, et qui essaye de mettre l'accent sur les questions, non sur les réponses. Je me suis rendu quatre fois en Israël depuis le 7 octobre, et je n'ai pas entendu de « je sais » parmi les intellectuels israéliens. Lors de cette visite de printemps, je suis venu à la rencontre des étudiants de l'Université de Bar Ilan. On a évoqué le brouillard autour de cet événement et il est important que la philosophie n'escamote pas ce brouillard.

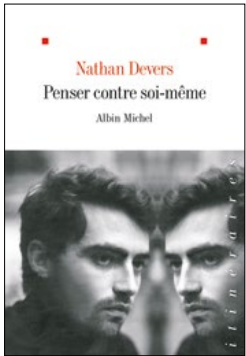
Qu'en est-il du ressenti de cet événement, des « sensibilités déchirées » qu'il continue de révéler ?

Le 7 octobre s'est caractérisé pour la première fois dans le monde par un acte de barbarie filmé, montré en temps réel. La question éthique reste centrale. Aujourd'hui, dans le monde, on assiste à une polarisation des idées, personne n'est neutre, nos identités nous rattrapent. Chacun peut avoir son analyse, sa façon de penser une guerre. On reproche souvent

aux Israéliens de ne pas avoir d'empathie pour les souffrances des Palestiniens. Mais qui a eu de la compassion pour les Israéliens ? Je note aussi que les Israéliens, de gauche comme de droite, ont été ébranlés dans leurs certitudes. Ce qui est important, c'est de ne pas suspendre le sentiment de pitié. Il faut pouvoir voir, écouter des enfants qui ont faim. On ne doit pas supporter le spectacle de la souffrance. La pitié, avec le désir de se conserver, est ancrée dans la nature humaine, comme le rappelle Rousseau. L'humanité qui ne fait pas preuve de pitié est une humanité incomplète, mutilée. C'est une forme de négation profonde de la possibilité d'un monde commun.

Comment voyez vous les mouvements pro-palestiniens sur les campus et quels sont vos projets ?

À la rentrée, je vais publier une critique de la pensée de Martin Heidegger, je vais rester actif dans les médias car les universitaires ont leur mot à dire sur les événements, et je devrais continuer à enseigner à l'Université. Le mouvement de contestation étudiante qui a émergé avec la guerre entre Israël et le Hamas à Gaza n'est pas un épiphénomène. Je ne vois d'ailleurs pas d'objection à ce que les étudiants expriment une solidarité avec le peuple palestinien. Le problème est qu'il s'accompagne d'une nouveauté : l'antisémitisme des élites. Cette solidarité qui parle la langue de l'antiracisme et des droits de l'homme, ne se manifeste pas pour d'autres peuples. Et s'accompagne d'un déchaînement de haine contre Israël, une haine ontologique vis-à-vis de l'Israélien. Une dissonance que le chef de file de la France Insoumise a du mal à percevoir, alors que sa formation, pour ne pas cautionner une guerre, va jusqu'à refuser de prononcer le mot de terrorisme ! 🕯️



↑ Nathan Devers, *Penser contre soi-même*, Éditions Albin Michel

Pourquoi la philosophie ?

Tel est le sujet de *Penser contre soi-même*, de Nathan Devers, un essai autobiographique qui raconte la tentation rabbinique de son adolescence. Le jeune Nathan Naccache va se détourner radicalement d'un destin religieux puissamment désiré, et si c'est d'abord pour la littérature, « un Talmud sans ciel », qu'il se passionnera, cette nouvelle liberté vécue comme un vertige l'amènera comme une évidence à la philosophie. À 26 ans, c'est cette discipline qu'il reconnaît comme le seul chemin valable sur lequel s'engager. Avant de signer ce livre qui interroge son identité, Nathan Devers avait publié en 2019 un premier essai intitulé *Généalogie de la religion* (Éditions du Cerf), puis *Espace fumeur* (Grasset, 2021), ainsi que deux romans : *Ciel et terre* (Flammarion, 2020), Prix du Cercle Interallié du premier roman, et *Les liens artificiels* (Albin Michel, 2022) qui a connu un grand succès.

« L'humanité qui ne fait pas preuve de pitié est une humanité incomplète, mutilée. C'est une forme de négation profonde de la possibilité d'un monde commun. »

© Shai Franco

INTERVIEW EXCLUSIVE

Liraz, sublime voix israélo-iranienne prolongeant 2'500 ans d'amour

Steve Krief

Le Sacré Sound Festival, créé par Laurence Haziza, a réussi le pari d'unir cultures et spiritualités sur de nombreuses scènes parisiennes du 2 au 18 mai 2024. Liraz, Ariana Vafadari et Sharouh à La Bellevilloise, Walid Ben Selim et Marie-Marguerite Cano à la synagogue Copernic, Hannah Hélène et David Konopnicki au mahJ, Smadj et Napoleon Maddox et pour conclure Yom et Baptiste-Florian Marle-Ouvrard au Triton. Nous avons eu le bonheur d'assister à la première de ces soirées à La Bellevilloise. En pleine guerre entre Israël et l'Iran et ses alliés, ce moment fut d'autant plus fort.

En première partie, la voix lyrique et l'élégance d'Ariana Vafadari, chanteuse franco-iranienne fit dialoguer avec tant d'émotions la musique classique et les sons d'Orient. Puis vint Liraz, avec l'énergie et la passion d'une pop-rock star des années 1970. Mais, à l'image et au son de Vafadari, forçant à se replonger bien plus loin dans l'histoire. Comme le fit la DJ Sharouh, prolongeant très tard la soirée en mêlant avec sa joie et son talent si communicatifs les musiques qui nous accueillent dans chaque port méditerranéen.

Liraz, Israélienne d'origine iranienne, chante en persan sur les scènes mondiales. Entre ses tubes, elle s'adresse au public, racontant son histoire, ses engagements pour les rapprochements culturels et la liberté des femmes iraniennes. Israël et l'Iran, deux pays en guerre, dont les populations semblent pourtant se rapprocher de plus en plus, se comprendre, s'inspirer l'une de l'autre. Un dialogue et une influence mutuelle qui datent d'au moins 2'500 ans lorsque le roi Cyrus permit aux Juifs de retourner sur la terre d'Israël après que le Babylonien Nabuchodonosor eut détruit le Temple et les eut chassés. Cyrus participa même au financement de la reconstruction du Temple.

Jusque dans les années 1970, les liens demeurèrent très forts, les deux pays étant même alliés dans cette décennie. Les étudiants iraniens suivirent des cours à l'Université Hébraïque de Jérusalem et

publièrent dans ses revues, tandis qu'un certain Mike Brant était découvert par Sylvie Vartan et Carlos sur les scènes de Téhéran.

Cette histoire méconnue et cette proximité sous-estimée pendant longtemps entre les deux peuples s'imposera à nouveau sur le devant de la scène, étant pour l'instant relativement subtile, à cause des risques de répression du régime des mollahs.

En attendant, laissez-vous guider par les lumières de la nuit, a cappella ou dans les reflets de micros et lumières de synthés, à la rencontre de Liraz et Sharouh que nous avons eu le bonheur d'interviewer en exclusivité pour *Hayom*.

Près d'un millier de personnes ont assisté au concert de la Bellevilloise. Le public était composé d'Iraniens et de Français de toutes religions. Avez-vous ressenti un enthousiasme particulier ?

Ce fut comme un miracle. Lors de chaque concert, je rencontre des gens de cultures différentes, qu'ils soient iraniens et/ou juifs, ou de toute autre culture. Ce soir-là, il y avait effectivement des gens de tous horizons. Mes vœux les plus chers se réalisent en ressentant cette ambiance. Récemment, j'ai participé à un concert en Allemagne, où se sont mêlés des Iraniens et des Israéliens, ce fut fabuleux également. Ils racontent

leurs histoires, se les partagent, comme je tente de le faire sur scène avec les identités qui me composent.

Comment avez-vous été amenée à participer au Sacré Sound Festival ?

Suite à une collaboration avec Laurence Haziza lors d'événements qui se déroulèrent à Paris avant la période du Covid. Elle m'a ouvert les portes des salles parisiennes. Lorsqu'elle m'a proposé de participer à ce festival, je n'ai pas hésité. En particulier dans cette période compliquée pour organiser un tel événement. Ce climat de guerre au Proche-Orient doit nous encourager encore plus à poursuivre le rapprochement culturel et le soutien à la lutte des femmes pour leur liberté dans le monde.

Sur scène, vous avez longuement parlé de votre culture iranienne, de la manière dont vous l'avez découverte. Quand cela a-t-il commencé ?

Enfant, j'étais très en colère concernant les événements en Iran suite à la prise de pouvoir de Khomeiny. Ce que l'on voyait dans les informations semblait si loin des histoires racontées par mes parents. Petit à petit, j'ai réalisé que je devais accepter et mêler les couches culturelles successives qui forment l'être que je suis. Ce fut un long processus. Au plus l'obscurité semble prendre prise sur la situation, au plus les lumières doivent émerger pour l'en empêcher et encourager les rapprochements. C'est ce que j'ai fortement ressenti lorsque

→

© Shai Franco



C'est très douloureux pour moi de constater que 44 ans après la « Révolution » les femmes iraniennes ne sont toujours pas libres.

Nos voix et nos projets communs doivent être encore plus présents en cette période de guerre. Depuis le 7 octobre, certains de mes concerts ont été annulés. Parfois pour des raisons de sécurité, d'autres fois à cause de l'antisémitisme ou une compréhension erronée de la situation. J'ai donc changé d'entourage pour rejoindre des gens susceptibles de me soutenir face à cette crise et ses défis. En ces temps de crise, il faut soutenir et non pas mettre en sourdine les artistes qui prônent les rencontres culturelles. Tous mes combats ont pour but d'être entendus et de briller, de projeter mon état intérieur et ma vision. Je n'ai donc pas besoin de gens qui me réduisent au silence en attendant que passe l'orage. Au contraire, je dois lever haut la tête, pour moi et pour les autres.

Quels sont les artistes iraniens qui vous ont influencée ?

Je suis très inspirée par la musique iranienne psychédélique des années 1970, tel Googoosh, Hayedeh, Mahasti, Giti, Kourosh Yaghmaei... tous cela m'a beaucoup inspirée. Notamment leur démarche de vouloir poursuivre leur carrière musicale après 1979 à l'étranger. Mon nouvel album souligne l'importance de dire sa vérité sans juger autrui. Il y a une belle phrase en hébreu à ce sujet : « Hahaïm vehamaveth beyad halashon. Cama hadibour vehaenergiah yekholim lehashpia velenatseakh et kol hakhoshekh baolam. Lehafitz or » (La vie et la mort sont aux mains du langage. À quel point la parole et l'énergie peuvent influencer et vaincre toute l'obscurité dans le monde). 🕯

l'Iran a tiré des missiles et drones sur Israël. La jeunesse iranienne est très mobilisée pour ces rapprochements. Des messages d'amour sont envoyés de part et d'autre depuis longtemps.

La lutte pour l'égalité des droits des femmes en Iran est très présente dans vos textes.

Mon souhait est de faire comprendre que les femmes en Iran et partout dans le monde ont besoin de notre soutien. C'est très douloureux pour moi de constater que 44 ans après la « Révolution » les femmes iraniennes ne sont toujours pas libres. Mes albums contiennent de nombreuses références à ce combat, notamment personnelles. Mes grand-mères ont été fiancées à l'âge de 11 et 13 ans. J'ai toujours senti dans mon sang ce besoin de raconter leur histoire. Moi-même j'ai dû briser des murs pour pouvoir me lancer dans la chanson. Après le 7 octobre, je me suis encore plus engagée dans des associations féministes. J'ai parlé à la Chambre des Lords de Londres de l'absence des organisations féministes, dont celles siégeant aux Nations Unies, pour dénoncer le sort fait aux victimes

du 7 octobre et pour aider à libérer les otages. J'espère que ma génération léguera un monde meilleur, notamment pour mes deux jeunes filles.

Vous avez également parlé sur scène d'un projet commun entre des artistes iraniens et israéliens. Comment ce projet a-t-il vu le jour ?

Ma collaboration artistique avec des Iraniens est une pure histoire d'amour. Qui débuta lors de la sortie de mon premier album, *Naz* (2018). Il fut joué clandestinement en Iran, ce qui m'amena à discuter avec ces artistes via les réseaux sociaux. Je leur ai demandé de participer en secret sur mon deuxième album, *Zan* (2020). On a utilisé deux studios d'enregistrement. Un en Israël et l'autre en Iran. Puis, nous nous sommes retrouvés à Istanbul afin d'y enregistrer *Roya* (2022). Je ressens un sentiment très fraternel à leur égard, comme si nous nous connaissions depuis toujours. Lors de ces rencontres, les barrières sont immédiatement tombées.

Avez-vous subi des pressions artistiques depuis le 7 octobre 2023 ?



© Alix Marie

musicale sur lequel on peut créer de la musique électronique et instrumentale qui m'a permis de retravailler toutes sortes de musiques. Notamment le patrimoine séfarade et plus largement méditerranéen auquel je m'intéresse.

Quelles références vous ont particulièrement inspirée ?

Il y a plusieurs grandes figures judéo-arabes, dont Line Monty, Reinette l'Oranaise et Habiba Msika. Chanteuse, musicienne et compositrice, elle demeure encore aujourd'hui une icône du féminisme en Tunisie.

On a ressenti lors de la soirée Sacré Sound, cette volonté d'œuvrer pour le rapprochement des cultures, notamment autour du combat partagé du féminisme.

Bien sûr. Cela fait partie de mes engagements. À côté de mon projet personnel de musique, j'ai créé avec Lola Ajima la version française de « We Make Noise ». Un projet associatif au sein duquel on enseigne les logiciels de sons aux femmes et minorités de genre. Cela fait trois ans que nous organisons des ateliers un peu partout en France, On essaie d'encourager la présence des femmes dans ce métier très masculin.

Comment êtes-vous arrivée à participer au festival ?

Laurence Haziza, l'organisatrice de Sacré Sound, m'avait fait participer à son festival Jazz n'Klezmer en octobre dernier. J'avais joué avec le groupe Golem Rock, en remixant des morceaux de *piyoutim* marocains et une prière de Kippour. Ce qui avait interpellé Laurence. Elle pensait que cela matcherait avec son projet consacré aux musiques sacrées. Ce fut une superbe soirée à La Bellevilloise, un moment très rassembleur. En plus, j'adore Liraz et les musiciens de son groupe, les Sababa 5.

Ce soir-là, j'ai été impressionné par votre façon de mixer les

INTERVIEW EXCLUSIVE

DJ Sharouh: musicalement engagée!

Suite au concert de Liraz, lors de la soirée du Sacré Sound Festival à la Bellevilloise, Dj Sharouh nous a proposé une after en forme de montagnes russes méditerranéennes, à la re-découverte de sons, dans un lieu à préciser entre le passé et le futur. Nous poursuivons donc l'interview de la chanteuse israélo-iranienne par celle de l'artiste qui prolongea la nuit musicale sur tant de rives...

Steve Krief

Pourriez-vous nous raconter votre parcours ?

Je suis d'origine séfarade, grecque par ma mère et tunisienne par mon père. Je fais de la musique depuis que je suis enfant. En commençant par le piano,

puis la guitare et la basse. À Madrid, j'ai rencontré des femmes investies dans des projets artistiques qui utilisaient les nouvelles technologies. Cela m'a beaucoup impressionnée. J'ai découvert Ableton Live, un logiciel de production

œuvres, des classiques orientaux aux sons méditerranéens contemporains, en passant par l'ambiance « tahana merkazith » des années 1970 ...

La musique dite « tahana merkazith » était méprisée pendant longtemps. Elle partageait les sons et revendications des nouvelles migrations d'Orient et d'Afrique du Nord installées dans les bas-fonds de Tel-Aviv. Avec une touche de rock aux sons de guitares électriques saturées et claviers bas de gamme. De même, je brasse des souvenirs musicaux assez larges, des rives d'inspiration liées à mon héritage culturel séfarade, auquel j'ai mêlé des cultures rencontrées dans les sons rock, post-punk et la musique industrielle. Des mélanges de genres présents aussi chez Satellites, un groupe israélo-turc. La label Batov Records sort de nombreux groupes dans cette *vibe*. J'aime aussi beaucoup les artistes de

musique électronique du monde arabe qui ont un côté industriel et expérimental comme l'Égyptienne Dj Haram.

Pensez-vous, comme lors du Festival Sacré Sound, que la musique peut, lorsque les enjeux géopolitiques tardent à avancer dans le bon sens, encourager les rencontres et partages ?

Je pense que oui. J'y crois encore. Dans notre forme artistique, on sent le syncrétisme entre diverses influences, notamment entre les mondes juif et arabe. Il y a des figures de convergence des deux qui émergent et mettent à plat cette dichotomie qu'on essaie de nous vendre. Parmi eux, El Khat, un groupe israélien d'origine yéménite qui chante en arabe et construit ses propres instruments, donnant une sonorité unique. On peut remonter aux années 1970 et à

Zohar Argov, la figure iconique mizrahi qui transcendait les différences. Ces artistes à la frontière, sur une ligne de crête qui font un peu tomber les barrières. Je les trouve inspirants. J'espère que la musique continuera à rassembler les gens au-delà des frontières.

Vous préparez actuellement un vinyle ?

Oui, l'album *Ya Hasra* qui est prévu pour l'automne 2024. La face A est la réédition de musiques originales du vieux répertoire juif tunisien. La face B présente mes remix, comme une forme de réécriture. Il s'agit du premier volet d'un triptyque, les prochains rendant hommage aux musiques juives algérienne et marocaine. 🎧

“In private banking, it’s time for common sense to be more common.”



KEREN קרן HAYESSOD היסוד
Pour le Peuple d'Israël

Don en ligne
www.keren.ch

Vos dons permettent de reconstruire les communautés dévastées du Sud d'Israël

« Nous reconstruirons car notre force de vie est plus forte que tout. »
Ayelet a grandi à Kfar Aza et y a élevé sa famille. Le 7 octobre, elle a perdu son fils aîné Netta, sa belle mère, ses deux beaux-frères et un neveu.

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch



Haute-Rive Contemporary



Year 2024 | Oil on Canvas | 39.37 by 35.43 inches



www.hrcontemporary.com

Recent work:

BLUE MENTAL LANDSCAPE
PATRICK MIMRAN